

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.


- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/ Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/ Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/ Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/ Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/ Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/ Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/ Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/ Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/ Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publiée par POIRIER, BESSETTE & C^{IE}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 10 NOVEMBRE 1887

{ UN NUMERO }
6 CENTS

No. 5

PHILOPEN LE POULPICAN

3ME PARTIE DE VŒU DE HAINE
PAR ERNEST CAPENDU



.....Et j'attendais, la main sur mon fusil (page 117)

PHILOPEN LE POULPICAN

(Troisième Partie de VŒU DE HAINE par Ernest Capendu)

I

FEU ! FEU !

—Allez, enfants, courage ! Feu partout, mes Frères de la Côte... en avant la danse ! Notre position n'est pas désespérée ; si les Anglais sont devant nous, si les chouans sont derrière, on n'est pas pour ça paré à couler. Allons, de l'ensemble ! Bravo, Kernoë, tire à l'arrière, sur l'état-major ; quand les goddem ne voient plus d'habits rouges sur le banc de quart et sur la dunette ils sont comme des canards dressés par le courant. Feu ! là-bas, au bossoir ! Est-ce que tu as peur, les canonnières !

—C'est le pointeur qui avale sa gaffe, commandant.

—Eh bien ! à un autre. Tonnerre ! que les Anglais brassent à culer, qu'ils regagnent la pleine mer, et nous aurons encore de l'agrément. Enfants, j'ai mon plan. La *Brûle-Gueule* a encore dans le ventre ses parts de prise ; que la mer soit libre, nous trouverons bien à crocher sur cette côte de chouans deux barques de pêche. Alors nous embarquons le nanan et nous filons sur Brest, en longeant le pied des falaises et en faisant la nique aux goddem. Ça va-t-il ?... Oui, pas vrai, garçons ? Alors, hale bas l'Anglais, fais-le brasser à culer ! Ah ! vois-tu le gredin ! Il met ses canots à la mer, il les fait passer au bord du large... c'est pour se moquer... Feu ! feu ! les Frères de la Côte !

Et Crochetout, enflammé de rage, d'ardeur, de colère, parcourt le pont de sa corvette en aimant ses hommes, en les excitant, en veillant à tout, et les Frères de la Côte, envieux de se montrer digne d'un tel chef, redoublent d'audace et d'énergie.

Il y a deux heures que dure la canonnade, il y a deux heures que la corvette-citadelle soutient le feu de l'ennemi en y répondant vigoureusement, il y a deux heures enfin que ces deux cents braves luttent avec dix-huit canons contre quinze cents hommes et cent vingt caronades.

Aveuglés par la fumée qui roule en nuages autour de la corvette, accablés, en dépit de la saison, par la chaleur brûlante qu'occasionne l'ardeur avec laquelle ils combattent et le feu des caronades, les corsaires ont dépouillé leurs habits, arraché leurs chemises, et, demi-nus, les cheveux hérissés, la bouche contractée, les mains frémissantes, ils sont là, entourant les pièces, courant aux munitions, envoyant à la fois boulets et provocations aux ennemis qui s'étonnent d'une telle résistance.

Puis, en courant sur le pont, en servant leurs pièces, les uns glissent sur les cadavres, les autres servent d'appui aux blessés qui se cramponnent à eux, et tous sont couverts de sang, ivres de poudre, de furie et de carnage, s'agitant dans cette atmosphère de vapeur rouge, au bruit de ces détonations formidables, de ces hurlements sans nom, de ces clameurs délirantes, détonations, hurlements, clameurs auxquels se mêle le mugissement des flots. Marchant avec du sang jusqu'aux chevilles sur ce pont jonché de cadavres, ce ne sont plus des hommes, ce sont des démons. c'est bien là le spectacle de l'enfer, avec ses fournaies et ses anges déchus.

Près des deux tiers des matelots de la *Brûle-Gueule* étaient tombés, mais ceux qui restaient sentaient leurs forces se décupler et leur courage grandir. La corvette, désarmée, mais solidement appuyée sur son étai, pouvait offrir une longue résistance.

Le feu des Anglais semble se ralentir : par moments même il cesse durant quelques secondes. La frégate et le vaisseau échangent des signaux de nuit : ils semblent se demander s'ils doivent continuer un combat dont les conséquences peuvent être si désastreuses pour eux en cas d'insuccès, et leur donner un si mince avantage en cas de réussite.

Jusqu'alors la frégate avait presque seule attaqué la *Brûle-Gueule*, car les écueils enserrant cette partie de la baie n'a-

vaient pas permis aux deux navires de combattre en ligne, et le vaisseau de quatre-vingts n'avait pu qu'envoyer quelques bordées dont les effets n'avaient pas été très désastreux ; mais la marée, en montant et en donnant plus d'eau sous la quille aux navires, facilita l'attaque ; tout à coup la frégate, dont le feu venait de cesser, porta à bâbord et permit au quatre-vingts de venir présenter ses flancs redoutables ; une pluie de boulets tomba sur la *Brûle-Gueule*.

—C'est leur adieu ! cria Crochetout. Allons, enfants, politesse pour politesse, envoyez vivement. Feu ! feu !

Et les détonations éclatèrent plus violentes, quand une légère secousse que ressentit la *Brûle-Gueule* vint faire pâlir le commandant ; il s'élança à bâbord sur un porte-hauban, Delbroy était devant lui.

—Commandant, dit le second à voix basse, deux états viennent d'être coupés.

—*Deux états ! répéta Crochetout, impossible ! de ce côté ils sont à l'abri des boulets.*

—Cependant, voyez, commandant ils n'y sont plus, et vous avez dû remarquer comme moi la secousse ressentie par la corvette à leur rupture.

—Oui, dit Crochetout, mais comment cela se fait-il ? Appelez Kernoë, Delbroy, et sans qu'aucun de mes matelots se doute de l'événement, examinez l'état des autres appuis. Tonnerre ! c'est là notre sécurité : tant que la corvette sera debout, nous tiendrons.

À bord, personne autre que le commandant et son second n'avait remarqué cet accident qui, s'il se renouvelait, pouvait avoir des résultats si terribles. Effectivement, la corvette ayant touché était appuyée sur sa quille qui traînait sur le banc de rochers. Quand l'échouage s'était accompli, la marée montait et les vagues étaient grosses, la corvette avait été enlevée par une vague et déposée pour ainsi dire sur l'écueil, mais la mer ne montait pas assez haut autour de sa coque pour la maintenir en équilibre, c'est ce qu'avait rendu si difficile sa manœuvre d'abattée alors qu'il s'était agi de lui faire présenter le flanc à l'ennemi.

Pour atteindre ce résultat, il avait fallu que Crochetout fit mouiller une ancre au large, et encore deux fois la corvette avait-elle failli s'engager, c'est-à-dire se coucher sur le côté. Redressée enfin par les miraculeux efforts des Frères de la Côte, la *Brûle-Gueule*, rasée, avait été soutenue par des étais enfoncés à coups de masse dans les interstices des écueils, c'étaient les débris de la mâture coupée qui avaient été employés, et à l'aide des chaînes d'ancre on avait solidement amarré le bordage du navire à ces points d'appui.

Il y avait eu six étais enfoncés, tous six du côté opposé naturellement à celui par lequel on recevait l'ennemi. En cet endroit de la baie, les écueils formaient comme une sorte d'encadrement, un quadrilatère dont il eût manqué un côté. À tribord, la *Brûle-Gueule* avait la mer libre, mais, à l'avant, à l'arrière et à bâbord (c'était à bâbord que se trouvaient les étais), une muraille de rochers se dressait. Or le flot, en arrivant sur ces rochers, rencontrant un obstacle invincible, reflua sur la corvette, et ce ressac, d'une violence d'autant plus grande que la mer montait avec plus de force, venait se ruer sur la coque du navire. Les étais servaient donc non pas seulement à appuyer le navire, mais à le retenir, à le maintenir contre le choc du reflux des vagues, et par conséquent, si ces étais eussent manqué, la corvette eût infailliblement été rejetée vers le large, c'est-à-dire qu'elle serait tombée sur tribord, se couchant sur la mer en enfouissant ses canons sous l'eau et en présentant à l'ennemi son pont devenu un plan perpendiculaire.

On comprend donc de quelle importance devaient être aux yeux du commandant ces étais, qui, non-seulement préservaient la corvette, mais encore, mais surtout soutenaient l'honneur du pavillon français.

Crochetout était encore là, examinant la situation. Delbroy et lui, demeurés sur le porte-hauban, s'efforçaient d'explorer du regard l'état des arcs-boutants, mais il était difficile

ou, pour mieux dire, impossible de faire cet examen. Un nuage opaque de fumée entourait la corvette : à tribord, ce nuage était éclairé par les explosions continuelles des caronades, et une lumière rougeâtre, causée par le feu incessant de la poudre, formait une zone plus claire ; mais à bâbord il en était autrement. De ce côté, aucune lumière ne combattait les ténèbres, et la fumée, chassée par la brise du sud-ouest, venait s'accumuler entre la *Brûle-Gueule* et le mur des écueils : il était de toute impossibilité de distinguer à cinq pas autour de soi.

—C'est le contre-coup causé par la force et la fréquence des décharges qui, en rejetant la corvette sur bâbord, aura fait casser les étais, dit Delbroy.

Crochetout se glissait le long des bastingages :

—Aucun boulet n'a pu briser ces étais, répondit-il. Il faut admettre ce que vous dites, Delbroy, et cependant... non, non, cela ne se peut pas.

—Comment? demanda le second.

Crochetout était penché au-dessus du vide, se tenant suspendu par une main.

—Si e'était le contre-coup qui les eût cassés, dit-il d'une voix frémissante, les attaches eussent été tout d'abord rompues : et les voilà... les étais ont encore leurs extrémités attachées... Ils ont donc été rompus à ras de la mer, ce qui est impossible.

Delbroy saisit un grelin qui pendait le long du bord, et se disposa à descendre dans le vide. Crochetout le retint :

—Amène-moi Kernœ, dit-il. C'est le seul qui connaisse la baie.

Delbroy s'élança. Le feu continuait sans que la *Brûle-Gueule* parût faiblir. Crochetout, toujours suspendu au-dessus de l'abîme, disparaissait dans les tourbillons de la fumée blanche. Quelques minutes s'écoulerent. Delbroy revint. Il avait son uniforme déchiré et ensanglanté :

—Tu es blessé? dit le commandant.

—Presque rien, répondit le jeune homme ; un éclat de bois qui m'est entré dans l'épaule, mais je puis agir.

—Kernœ?

—Il est tué, sans doute, commandant. Je ne l'ai pas vu.

—Kernœ! s'écria Crochetout ; mais à l'instant même, je l'ai vu à l'avant, près des caronades qui prennent en enfilade la frégate.

—Commandant, il n'y est plus.

—Mort, lui!

—Une nouvelle secousse ébranla la corvette.

—Un troisième étau brisé! dit Delbroy.

Un énergique juron s'échappa des lèvres du commandant, et, sans adresser une parole à Delbroy, il bondit sur le pont et s'élança à l'avant.

—Kernœ! Kernœ! appelle-t-il d'une voix tellement forte qu'elle domina le bruit du combat.

Personne ne répondit.

—Kernœ! répéta-t-il. Matelots, où est Kernœ?

—Il est là, au bossoir, mon commandant, répondit Nordèt qui, noir de poudre et ruisselant de sang, tenait un écouvillon d'une main et une mèche de l'autre.

Les servants commençaient à manquer, et il fallait bien remplir deux fonctions à la fois. Le vieux maître désignait, en répondant au commandant, une caronade placée à l'avant. Mais cette caronade était muette : six cadavres gisaient autour d'elle et attestaient les services qu'elle avait dû rendre.

En parlant au commandant, Nordèt s'était naturellement tourné vers le point qu'il désignait : en apercevant le canon sans canonniers, il poussa un grognement sourd.

—Avalé sa gaffe, murmura-t-il ; pauvre vieux ! Je l'avais dit. Après cela... à chacun son tour... Chat du bord a filé son grelin.

Crochetout s'était précipité vers les cadavres, et il les écarta en cherchant à voir leur visage. D'horribles blessures déchiraient ces corps, mais les têtes étaient à peu près intactes.

—Il n'y est pas ! murmura Crochetout.

Puis revenant vers Nordèt :

—Kernœ ! dit-il d'une voix rauque. Il faut que tu le trouves ! mort ou vif, je veux le voir... Tonnerre ! dépêche, vieux !

Nordèt jeta sa mèche et s'élança pour obéir à son chef.

Il n'y avait plus que cinquante Frères de la Côte à bord de la *Brûle-Gueule*, mais le feu de la corvette semblait augmenter de violence, tandis que celui des Anglais mollissait sensiblement.

Il était incontestable que les deux navires songeaient à ne pas prolonger ce combat que la faiblesse comparative de la *Brûle-Gueule* n'avait certes pas fait supposer devoir être aussi long et aussi terrible. La marée avait atteint sa plus grande hauteur. Si les navires anglais attendaient qu'elle commençât à décroître, leur perte devenait certaine : c'était grâce au flux que les navires, le vaisseau de ligne surtout, avaient pu franchir la passe. A la marée basse, ils n'auraient plus assez d'eau sous leur quille et ils échoueraient comme avait échoué la *Brûle-Gueule*. Il fallait donc ou en finir immédiatement avec la vaillante corvette, ou se retirer honteusement devant elle.

Les commandants anglais hésitaient et la raison ordonnait d'abandonner le champ de bataille, mais c'était la honte que rapportait le pavillon britannique.

Les corsaires comprenaient bien cette situation, et l'espoir du triomphe centuplait leurs forces. En constatant que le feu des Anglais baissait sensiblement, un hurra de joie s'éleva à bord de la *Brûle-Gueule*.

Au reste, c'était miracle que la corvette fût encore debout. Sa coque était percée à jour, et si, au lieu d'être échouée sur les écueils, elle eût été en mer, elle se fût engloutie sous les eaux.

—Courage, enfants ! La victoire sera pour nous, hurla Crochetout.

En ce moment, Nordèt revint près de son commandant :

—Pas plus de Kernœ que dans mon écubier, dit-il.

—Hein ? fit Crochetout.

—Ni mort ni vivant !

—Tu ne l'as pas trouvé ?

—Nulle part. Il sera tombé à la mer.

Et le vieux maître ajouta :

—Pas même tué par un boulet ; noyé comme un marsouin. Oh ! le chat du bord ! le chat du bord !

II

NORDÈT

Delbroy, alors que Crochetout l'avait si brusquement quitté sans lui adresser un mot, sans lui donner un ordre ; Delbroy était demeuré toujours suspendu au porte-haubans et se tenant d'une main au grelin qui flottait le long du bord et dont l'extrémité, disparaissant dans les nuages de fumée qui enveloppaient la corvette, devait aller plonger dans la mer dont on entendait, les sours rauquements.

Le corps replié sur lui-même, accroupi sur la pièce de bois placée en saillie pour recevoir l'extrémité des enfléchures et des manœuvres, Delbroy plongeait la tête dans le vide, et malgré le bruit épouvantable qui éclatait dans la baie, il paraissait écouter comme s'il eût entendu un autre bruit que celui des détonations d'artillerie et des cris des combattants.

Il demeura ainsi plusieurs minutes : tout-à-coup un léger craquement, retentit :

—Le quatrième est brisé ! dit-il, et toujours à fleur d'eau !... Oh ! il faut que je sache !

Delbroy n'acheva pas ; se suspendant au grelin, il se laissa glisser doucement, en se retenant à la force des poignets, au milieu de la fumée opaque et des ténèbres profondes.

Bientôt ses pieds ressentirent la fraîcheur de l'eau : Delbroy se maintint suspendu sans continuer à descendre. Un des étais était placé près de lui ; c'était un de ceux qui avaient été brisés en premier. Ces étais faits avec les vergues et les débris de mâture étaient en bois de sapin et formaient des colonnes massives.

Se retenant d'une main à la corde, Delbroy interrogea de l'autre l'étai qui était à sa portée. Le jeune officier poussa un cri sourd :

—Scié ! murmura-t-il, il a été scié... Oh ! qui donc ?

Et, stupéfié par la constatation de ce crime, le second de la *Brûle-Gueule* demeura immobile, ne paraissant plus avoir conscience de ce qui se passait au-dessus de lui. Sa main interrogeait toujours le morceau de bois dont elle paraissait ne pouvoir se détacher.

L'étai avait été évidemment scié : le doute n'était pas permis.

La solution de continuité ne pouvait être le résultat d'une cassure, d'un accident, car le bois ne présentait aucune déchirure. Les doigts du jeune homme rencontraient une séparation nette et, encore une fois, il ne pouvait douter.

Delbroy était inondé par les vagues qui déferlaient sur lui : les flots, resserrés entre la coque du navire et le rocher, se précipitaient sur la corvette avec une furie qui ne pouvait laisser aucun espoir si les étai brisés ou sciés venaient à priver la *Brûle-Gueule* de leurs points d'appui.

En ce moment, Delbroy crut entendre un bruit particulier à gauche. Il se pencha : ses yeux étincelèrent. Le jeune homme distingua au milieu de la fumée et des ténèbres une masse noire qui glissait le long du flanc de la *Brûle-Gueule*, ballottée par les vagues :

—Une embarcation ! dit-il.

Se cramponnant au grelin, il se hissa avec l'agilité d'un mousso. Il atteignit rapidement le bordage, et bondissant sur le pont, il chercha des yeux Crochetout.

—Commandant ! dit-il d'une voix haletante en s'élançant près du capitaine corsaire, la corvette n'est plus soutenue que par deux étai : on a scié les quatre autres et j'ai vu une embarcation filer dans l'ombre...

Une exclamation furibonde s'échappa de lèvres de Crochetout :

—Nordèt ! appela-t-il d'une voix stridente et qui domina le tumulte, embarque cinq hommes dans le canot-major et passe à bâbord...

—Je vais avec lui ! cria Delbroy.

—Cré mille n'importe quoi ! hurla Nordèt en brisant sa pipe, les amarres des embarcations sont coupées !

C'était vrai ! les canots mis à la mer et tenus à l'abri du feu ennemi avaient disparu. La *Brûle-Gueule* n'avait plus une seule embarcation.

Crochetout demeura un moment immobile, frissonnant, puis bondissant comme un tigre :

—Enfants ! hurla-t-il en s'adressant à ses hommes, il y avait un lâche, un infâme parmi nous. Ce traître a coupé les amarres de nos embarcations et a scié nos étai...

Un cri de fureur s'échappa de toutes les poitrines.

—Jurez que vous tuerez celui-là si jamais vous le rencontrez ! vociféra Crochetout.

—Nous le jurons ! crièrent les Frères de la Côte sans cesser le feu.

—Qui est-ce ? demanda Nordèt.

—C'est Kernoe ! cria Crochetout.

—Kernoe ? répétèrent plusieurs voix.

—Kernoe ? dit Nordèt. Lui qui a dégage la corvette en risquant sa vie, quand elle allait sombrer.

—Les amarres sont coupées, reprit Crochetout, les étai sciés... Où est Kernoe ? Est-il parmi les morts ? C'est lui qui nous a vendus aux Anglais en les guidant dans la baie ainsi que je l'avais pensé, et s'il est revenu à bord, c'était pour nous perdre plus sûrement ? Encore une fois, où est-il ?

—Oh ! dit Delbroy en baissant la tête, vous avez raison, commandant :

—Puis se redressant :

—Ah ! reprit-il avec des jets de flamme dans la prunelle, si je ne suis pas tué cette nuit, je jure que Kernoe ne sera puni que par moi !

—Le chat du bord ! murmura Nordèt.

Crochetout était près de lui :

—Vieux, lui dit-il, rallume une pipe et descends dans mon carré !... Tu te rappelles ton serment ? Il est l'heure !

Crochetout tendait la main ouverte au maître d'équipage : celui-ci saisit cette main, la pressa respectueusement, puis, sans dire un mot, sans faire un geste, il s'éloigna d'un pas ferme et il disparut par la grande écoutille.

—Feu ! feu ! jusqu'au dernier boulet ! hurla Crochetout.

Une caronade était abandonnée... Il n'y avait plus que trente hommes à bord de la corvette. Crochetout s'élança, Delbroy est près de lui, tous deux chargent la pièce :

—Feu ! dit le commandant en déchargeant son pistolet sur la lumière.

Mais au même instant un craquement sinistre se fait entendre. La corvette oscille, une formidable cri de rage, de désespoir, de douleur jaillit de toutes les poitrines.

Tout est perdu pour les corsaires. La *Brûle-Gueule* privée des appuis tombe, poussée par le ressac sur son flanc de tribord, en refluxant à grands sillons la mer au loin.

Des cris de triomphe et d'allégresse éclatent à bord des navires anglais et une dernière bordée vient balayer et croquer le pont de la corvette.

Les quelques hommes échappés au désastre, qui ont pu résister aux vagues et qui n'ont pas été broyés par les boulets, se réfugient sur la carene de bâbord, mais toute résistance est désormais impossible. Il ne reste qu'à mourir.

Le feu des Anglais cesse : un moment l'obscurité de la nuit règne complètement sur la baie et un lugubre silence succède au bruit qui tout à l'heure faisait tonner les échos. Puis tout à coup la lune se dégage des nuages, et sa lumière argentée vient éclairer soudainement cette mer que rougit le sang de tant de braves.

Alors, du bord de la frégate et de celui du vaisseau de quatre-vingts, on aperçoit des embarcations chargées de monde se détacher et courir vers la *Brûle-Gueule*.

Ce sont les Anglais qui viennent pour constater une victoire qui leur coûte si cher, amariner la prise et lui arracher son pavillon que Crochetout a fait clouer à l'arrière sur le couronnement.

En cet instant, sur le sommet d'une vague, un homme apparaît. Cet homme parvient à se cramponner à un bout de grelin que lui tend un autre homme couché sur le sommet du rocher devant lequel s'est abîmé la *Brûle-Gueule*.

—Oh ! commandant, dit l'homme au grelin en saisissant les mains de l'autre et en l'arrachant aux vagues qui cherchent à l'entraîner ; oh ! commandant, Dieu est juste, il a permis que vous puissiez échapper ; mais vous êtes blessé ?

—Rien ! une égratignure.

Puis, les jambes dans l'eau, à demi assis sur un quartier de roc, Crochetout demeure un moment immobile.

La lune venait de se lever et les chaloupes anglaises apparaissaient à peu de distance de la *Brûle-Gueule*. Crochetout tressaillit brusquement et fit un mouvement pour s'élaner ; son compagnon le retint.

—Laisse-moi, Delbroy, dit Crochetout d'une voix rauque ; il faut que je retourne à bord.

—A la nage... et blessé ?...

—Il le faut ! il le faut ! Vois, ces Anglais accostent, ils vont mettre le pied sur la corvette. La *Brûle-Gueule* amarinée ! Oh ! jamais, jamais. Et le pavillon, tonnerre !

Crochetout poussa un cri rauque, et, repoussant le jeune homme, il s'élança à la mer. Delbroy se précipita aussitôt.

En ce moment, les embarcations anglaises se rangeaient bord à bord avec la *Brûle-Gueule*. Un officier, poussant son canot à l'arrière, étendit le bras pour arracher le pavillon français qui trépassait à demi dans la mer.

Les doigts de l'Anglais allaient saisir le glorieux oriflamme, quand un coup de feu retentit. L'officier tomba à la mer.

En même temps une ombre rapide s'élançait sur le pont de la corvette, sortant de l'intérieur du navire. Un homme s'accrocha au couronnement, saisit le drapeau tricolore, l'arracha et bondit avec lui dans les flots.

Cette double action avait été accomplie si rapidement, que les Anglais n'avaient pu tenter aucun mouvement pour arrêter l'intrépide matelot.

Sans doute on allait le poursuivre et le traquer sur la mer ; mais une clarté subite illumina la baie, une détonation effroyable retentit. Du sein des eaux noires s'éleva une colonne de flammes ; une gerbe colossale d'étincelles se dressa, montant vers les nuages qu'elle atteignit presque. Un moment ce fut un spectacle inouï : la baie tout entière fut illuminée ; puis des bruits sourds retentirent sur les flots, comme si une grêle d'objets pesants s'y abattait tout-à-coup.

Des hurlements avaient retenti ; puis la lumière s'éteignit et un silence de mort régna dans la baie. Durant quelques instants, rien ne troubla ce silence ; rien que l'exclamation, murmure ou écho :

— Si le chat du bord n'avait pas avalé sa gaffe !...

La mer était blanche d'écume ; au loin, les navires anglais se balançaient lentement. Près des récifs, où tout à l'heure avait échoué la *Brûle-Gueule* que venaient amariner les embarcations anglaises, il n'y avait plus rien.

Les vagues se ruiaient en liberté ; corvette et canots avaient disparu ; l'eau et le feu, ces deux éléments destructeurs, avaient tout envahi, tout dévoré !

III

LES LAIS DE MER.

Il ventait est-nord-est avec une violence du meilleur augure ; la brise, rasant la terre, emportait dans ses tourbillons les fetus de chaume des toitures, tordait les branches des coudriers, faisait craquer les chênes et balayait la grève, se ruant en liberté, sans obstacle, poussant les vagues qui semblaient se précipiter les unes sur les autres pour fuir plus vite.

Le retrait qui commençait s'opérait avec une rapidité réellement merveilleuse ; et le flot, se refoulant sur lui-même, entraîné, repoussé, laissant après lui la plage au sable fin, véritable miroir à la surface unie et transparente.

Bientôt le vent augmentant de force, le retrait prit des proportions véritablement phénoménales. C'était, à perte de vue, une prairie marine d'un vert glauque luisant, formée par un lit épais, élastique, de fucus rameux, feuillés, à tiges longues et entrelacées et qui paraissaient au jour la première fois.

Le soleil venait de se lever : ses premiers rayons, dispersant devant eux le brouillard, dardaient leurs pointes dorées par-dessus la crête noire des falaises qui bordaient la côte comme un parapet gigantesque. Au loin, au-dessus de l'Océan, les ténèbres demeuraient comme une bande presque opaque ; mais, à chaque minute qui s'écoulait, cette opacité se dissipait et la zone aurorée s'avavançait, se reflétait, rougeâtre, sur l'argenteure des vagues.

Couronnant les falaises, noircissant les chemins creux des campagnes, descendant sur la grève par ces sentiers auprès desquels ceux des montagnes des Alpes sont de grandes routes, toute une population se ruait en poussant des cris de joie, et venait s'établir à pied sec dans l'endroit où quelques heures auparavant des vaisseaux de ligne eussent pu passer.

C'était aux *lais de mer* de la baie de Dinan que se passait cette scène animée. Mais avant d'aller plus loin, il serait peut-être utile d'expliquer ce que signifie ce terme : *lais de mer*.

Lais (terme de jurisprudence) signifie à proprement parler atterrissement, alluvion, ce que la mer ou une rivière donne d'accroissement à un terrain. En Bretagne, on a donné une grande étendue à la valeur du mot : on entend par *lais de mer* non seulement les morceaux de terrain conquis sur l'Océan, mais encore les espaces qui, sur la grève, demeurent à sec pendant les grandes marées basses.

Le *lais de mer* de Dinan formait un vaste bassin resserré dans un cercle de hautes falaises à pic, qui laissaient sur un seul point un passage aux flots. Par ce passage, par cette ouverture violemment pratiquée dans la chaîne des falaises, on

apercevait la haute mer. Pendant la marée basse le *lais* était à sec, mais à la marée haute les vagues le recouvraient entièrement et venaient se ruer sur les falaises. Alors le spectacle que présentait cet endroit de la côte devenait effrayant : la mer montante, se précipitant par l'ouverture resserrée, se transformait en torrent furieux, et pour peu que le temps fût mauvais, que le vent vînt du large, le torrent prenait des proportions terrifiantes. En un clin d'œil le *lais* sec était inondé, et malheur à l'étranger animé qui se fût trouvé sur son parcours, homme, chien, chèvre, animal rapide, aucun n'eût eu le temps de regagner les falaises !

À la marée basse, rien n'était triste et désolé comme le coup d'œil de cette grande plaine de sable blanc dont aucun accident de terrain ne variait la monotone étendue : c'était une immensité plane et lisse que ne nuançait aucune teinte ni aucune ombre. Et cependant ce jour-là où nous descendons sur le *lais* de mer, une animation étrange en transformait le caractère.

Des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, dans leurs costumes les plus frais, les plus riches, dansaient sur cette grève que la mer venait d'abandonner ; et, le long des falaises, c'étaient des processions continuelles, incessantes, qui descendaient, avec les musiciens en tête ; et de tous côtés le *biniau* répondait au *biniau*.

— Oh ! criait-on, voici ceux de Camaret !

— Et ceux de Landudec !

— Et les gars de Telgruc !

— Et ceux de Crozon !

Et de tous côtés on s'appelait, on se fêtait, et les recteurs parcouraient la grève, et des chants d'allégresse s'élevaient de tous les côtés.

C'est que ce jour-là était le jour de la grande marée d'hiver, jour solennel sur les côtes de la Bretagne, jour attendu avec impatience et qui préoccupe les populations à plus de quinze lieues dans les terres, jour moitié fête et moitié travail et qui correspond à celui des moissons ou à celui des vendanges dans les autres provinces. C'est que là aussi, sur les côtes arides et rocheuses de la vieille terre armoricaine comme dans les plaines fertiles de la Beauce, comme sur les coteaux viticoles de la Bourgogne, il s'agit d'une importante récolte à opérer.

À cette époque des grandes marées, le reflux s'opérait en sens proportionnel au flux, le retrait des eaux est d'autant plus considérable que le flot de la marée montante a été plus envahisseur. Ainsi le jour de la grande marée d'hiver, la mer, sur différents points des côtes, se retire à plus de deux lieues, abandonnant à la merci des pêcheurs et des habitants côtiers les richesses de son sol mystérieux, richesses explorées une fois chaque année pendant une durée de six heures de temps. C'est durant ce court espace qu'a lieu la récolte du goémon, cet engrais par excellence, véritable trésor, unique fortune des pauvres Bretons, et qui des champs pierreux du Finistère fait une terre aussi fertile que celle de nos plus riches départements.

Aussi est-ce jour de fête par excellence que ce jour de récolte où l'on voit les populations entières accourir sur le rivage avec tous les moyens de transport qu'elles ont pu se procurer : chevaux, bœufs, vaches, chiens, tous les animaux sont employés ; tous les instruments sont mis en réquisition. Ce jour-là on trouve sur la plage les femmes, les enfants, les vieillards, car ce jour-là personne ne reste au logis : les maisons sont désertes, les paroisses abandonnées, on dirait la récolte d'une manne céleste.

Et comme tout le monde se hâte, se presse, s'entraide, déploie une activité fiévreuse ! Le paysan breton, d'ordinaire si calme et si paisible, devient en cette unique circonstance plus pétulant et plus alerte qu'un montagnard basque ; on ne perd pas une minute pour couper, entasser, récolter, c'est qu'aussi on n'a pas une minute à perdre, car on n'a que six heures pour s'enrichir, et souvent le varech (ou le goémon) n'est en grande quantité qu'à une ou deux lieues en mer, sur les rochers découverts une fois l'an.

Bénédiction du ciel encore quand c'est le vent d'est qui souffle, car ce vent, s'opposant au flot, rend le flux moins rapide et donne un peu plus de temps aux coupours. Aussi comme il soufflait ce jour-là avec force, la joie était peinte sur toutes les figures, l'allégresse était dans tous les cœurs.

Il était un peu plus de sept heures du matin et les premiers rayons du soleil blafard luttèrent énergiquement contre la brume ; la journée s'annonçait devoir être belle pour une journée de novembre sur les côtes de la Bretagne.

Toute la population de la presqu'île du Camaret était rassemblée dans cette baie de Dinan, car cette partie de la côte avait la réputation justement méritée d'être la plus fournie en varech. A un signal donné, tous se mirent en marche. Les recteurs en avant bénissant le fanage, les musiciens venant ensuite et soufflant dans leurs binious, puis la population divisée par paroisses. Tous foulant aux pieds le sable blanc du lais de mer, s'avancant vers l'ouverture des falaises. c'était au-delà de cette ouverture que la récolte devait commencer. La mer, qui d'ordinaire ne descendait jamais plus bas que cette ouverture des falaises, s'était retirée cette fois aussi loin que l'œil pouvait s'étendre ; une plaine immense d'un vert glauque courait à l'horizon, unie et brillante comme un miroir : c'était le champ de goémon sur lequel Dieu permettait à l'homme d'aller s'approvisionner.

Se faire une idée approximative de ces champs serait impossible : l'abondance de ces plantes qui végètent sous la pression d'un volume d'eau de quatre-vingts pieds est vraiment prodigieuse ; il y a là, chaque année, en herbes, des engrais pour toute la Bretagne, pour toute la France même, si on savait les recueillir, mais il faut être Breton pour cela, car cette richesse n'est pas d'une exploitation facile, et la certitude de l'acquérir est exposé à de terribles chances.

Cependant telle est la force de l'habitude, telle est la valeur du goémon, que le jour de récolte, jour où il doit nécessairement y avoir mort d'homme, est le jour de la plus grande fête de l'année.

En approchant de cet écartement des falaises qui faisait communiquer la petite baie avec la haute mer, en apercevant à perte de vue la plaine humide couverte de goémon, des cris de joie retentirent de toutes parts. On se précipita, et bientôt on atteignit la passe si dangereuse quand la mer la couvrait, et alors si facile à traverser.

Les recteurs s'arrêtèrent, les binious cessèrent de jouer ; la population amoncelée demeura anxieusement immobile.

Le plus âgé des prêtres, vieillard à la physionomie vénérable, à la chevelure argentée, s'avança lentement, et s'adressant aux populations :

— *L'heure des pauvres* ! dit-il d'une voix solennelle ; laissez les pauvres ramasser leur pain : que les riches attendent.

C'est là, en effet, une des coutumes les plus charitables et les plus belles de la vieille Bretagne ; à l'époque de cette récolte importante d'un engrais si utile, chacun doit s'occuper naturellement de recueillir la plus grande quantité possible de goémon sur le rivage pour en former un monceau constituant sa propriété.

Mais il arriverait nécessairement que, dans ce pillage régulier, les plus riches fermiers qui disposent de nombreux atelages et de beaucoup de bras seraient toujours les mieux partagés, si, pour obvier à cet inconvénient, on n'avait établi cette coutume touchante et ingénieuse de n'admettre durant la première heure à la récolte du varech que les habitants nécessiteux des paroisses. C'est par suite de cet usage que cette heure se nomme l'heure des pauvres.

A la voix du vieux prêtre, tous les rangs s'étaient donc ouverts et les pauvres s'étaient avancés.

— Allez récolter le goémon et remerciez Dieu ! disaient les recteurs en les laissant passer.

Bientôt tous les pauvres furent dans le champ humide et la population aisée attendit, entourée de ses serviteurs. Alors de la foule se détacha un vieillard à la démarche fière, à l'aspect imposant. S'approchant du recteur qui avait le premier pris la parole :

— Monsieur le recteur, dit-il d'une voix ferme, si les riches doivent attendre pour récolter, ils ne doivent pas attendre pour aider les pauvres. J'ai là mes charrettes, mes chevaux, mes gars ; que les pauvres les prennent et que Dieu me récompense !

Des applaudissements accueillirent ces paroles ; tous les fermiers s'empressèrent d'imiter le vieillard.

— Vive Yvanec ! crièrent les pauvres en saluant le fermier.

Et voitures, charrettes, chevaux, bœufs, tout ce qui pouvait enfin servir à récolter et à traîner fut mis aussitôt à la disposition des indigents. Yvanec avait près de lui ses deux filles et son fils. Jeanne s'élança dans les bras de son père.

— Oh ! vous êtes bien ! dit-elle. Le Seigneur vous bénira.

— Et moi aussi je travaillerai pour les pauvres ! ajouta une voix forte.

Séverin, jetant sa veste pour être plus libre, se précipita en adressant à Jeanne un regard sombre. Aussitôt la première récolte, la plus facile, commença.

— Ah ! jour de Dieu ! saint Eloi et saint Léonard ! ce père Yvanec Anouïrou est décidément un bon homme ! dit une petite femme qui depuis son arrivée sur le lais de mer n'arrêta ni de parler ni de gesticuler.

— Oui, Dorothée, c'est un brave homme que le père Yvanec, un vrai Breton ! répondit un homme vêtu en pêcheur.

— Pas vrai, Kerloch ?

— Et un rude matelot encore ! la preuve c'est que la nuit du débarquement des envois de la flotte anglaise, c'est lui qui a empêché la barque de le Caër de sombrer en franchissant cette passe, là où nous sommes à cette heure à pied sec.

— Le jour du débarquement ? tu y étais, Kerloch ?

— Mais oui . . .

— Alors tu as peut-être assisté au combat qui s'est passé dans la baie de Douarnenez ?

— Mais oui !

— Tu as vu le navire des bleus ?

— Oui, je l'ai vu et de près encore !

— Comment ça, mon gars ?

— J'étais dans l'embarcation avec M. Vincent quand il a été couper les états qui soutenaient la corvette ?

— Et quand la corvette a sauté ?

— Nous n'étions pas près heureusement.

— Saint Antoine et saint Julien ! dit Dorothée, que n'est-ce le dernier navire des bleus !

— C'est égal, dit un autre pêcheur en s'avancant, c'étaient des bleus, mais c'étaient de fiers marins ! Les Anglais y auront eu plus de mal que d'agrément.

— Oui, dit une voix claire, mais on a pu débarquer tout ce que les Anglais avaient à débarquer, et le lendemain on n'eût pas pu le faire, puisque depuis ce jour les damnés bleus sont constamment sur nos côtes. Ils n'osent pas s'avancer dans les terres, parce qu'ils savent bien qu'ils n'en reviendraient pas . . .

— Algaric ! dit Dorothée.

Le folgoat s'avança lentement.

— Et qui de vous a relevé des traces ? demanda-t-il.

Personne ne répondit.

— Et cependant il y a des bleus dans les genêts ! poursuivit Algaric. Oui, il y en a, je les ai vus . . . Les gars ne savent plus chasser ; alors ce sont les bleus qui les chasseront !

— Qu'ils y viennent ! murmurèrent plusieurs voix.

Tout en parlant, Algaric avait continué à marcher ; il se trouva tout à coup en face de Séverin qui, conduisant un charriot plein de varech qu'il venait de récolter pour les pauvres, s'avancait sa pioche sur l'épaule. Le folgoat le laissa passer, puis bondissant sur une pierre il se pencha vers l'oreille du fils d'Yvanec.

— Philopen est vivant, dit-il, le malheur plane sur Jeanne . . . Combien de fois as-tu trempé tes bailes dans le sang des maudits ?

— Dix fois ! répondit Séverin en tressaillant.

— Hâte-toi ! le temps presse ! . . . Vois, il y a un signe rouge sur le front de Jeanne . . . Le malheur est sur elle ! . . .

—Et quand j'aurai plongé ma balle dans le sang d'un bleu pour la douzième fois ? reprit Séverin dont les yeux flamboyèrent.

—Alors tu tueras Philopen et tu sauras tout ce que tu dois savoir, tout ce qu'il faut que tu saches...

Pendant que ces paroles rapides s'échangeaient au milieu du tumulte que causait cette réunion nombreuse et impatiente, le vieux recteur s'était approché d'Ivanec et les deux vieillards causaient comme deux patriarches.

—Voilà la soixante-cinquième fois que j'assiste à la fête du goémon ! dit le prêtre en levant les yeux vers le ciel. Six fois, Dieu ne l'a pas permis : la première, j'étais malade ; la seconde, ma mère se mourait ; les quatre autres fois sont les quatre années dernières, Yvanec, alors que je fuyais dans les genêts entendant les balles des bleus me siffler aux oreilles... Hélas ! ce temps de misère n'aura-t-il donc pas une fin ? Combien de fois encore pourrai-je assister à la récolte du varech ?

—Depuis que je suis au monde, recteur, répondit le fermier je n'ai pas manqué une année d'être présent à cette bénédiction du ciel et chaque fois j'ai remercié Dieu !

—Que de souvenirs s'éveillent à chaque retour de cette fête, Yvanec ! Combien ont couru joyeusement récolter cette manne humble, qui aujourd'hui sont au ciel !

—Hélas ! dit Yvanec en soupirant.

—Oh ! reprit le prêtre, ces souvenirs dont je te parle ne trouvent-ils pas un écho de douloureuse affection dans ton cœur ?

Yvanec regarda le vieillard comme s'il n'eût pas compris. Le prêtre se rapprocha encore du fermier et lui posant la main sur le bras :

—Yvanec, dit-il, il y a sept ans, ici, dans cette même baie, ne te souvient-il pas qu'un jeune homme sauva trois familles qui sans lui eussent été noyées ?...

Yvanec ne répondit pas.

—Celui-là que tout le pays acclama, reprit le prêtre, se nommait Maüyc...

Le fermier tressaillit.

—C'est ton fils !

Yvanec saisit la main du prêtre :

—C'était mon fils, dit-il en appuyant sur l'imparfait.

—Et qu'est-il donc maintenant ? demanda le prêtre.

—Il est mort, répondit le fermier.

—Yvanec !...

Un geste suppliant arrêta la parole sur les lèvres du recteur.

—Il est mort ! répéta le fermier, n'en parlons jamais !

Le prêtre leva les yeux au ciel avec une expression de douleur. Yvanec s'éloigna lentement. Le vieux recteur le suivit un moment du regard, puis joignant les mains :

—Oh ! Seigneur mon Dieu, dit-il, envoyez l'indulgence au cœur de cet homme ; faites qu'il pardonne !

IV

LA PÊCHE DU VARECH.

L'heure des pauvres s'était écoulée et les recteurs s'écartant avaient livré passage à la masse. Tous s'étaient précipités avec des clameurs joyeuses. Alors commença, avant la récolte du varech, la pêche miraculeuse et qui n'est certes pas le côté le moins réjouissant de cette journée de fête.

Sur la couche des goémons qui couvrent le lais de mer sont des cavités naturelles placées de distance en distance et conservant l'eau qui les remplit. Quand la mer se retire, ces cavités servent de lieu de refuge aux poissons, aux crustacés, aux mollusques, à toute cette population aquatique enfin, si nombreuse et si étrange.

Surpris par le retrait extraordinaire des flots, ces malheureux sont comme prisonniers dans un antre sans issue, et cette impossibilité pour eux de sortir de leur repaire a porté au comble leur fureur quand les paysans arrivent. Les bonds furieux qu'ils font, l'eau qui jaillit, le goémon qui s'agite, l'ébranlement des sables indiquent l'endroit de la retraite. Alors la chasse commence sur toute la ligne:

Effectivement ce n'est plus une pêche : on n'emploie là, ni filet, ni hameçon, ni harpon : c'est une chasse au pen-bas, une chasse à la main, un combat corps à corps ; on attaque de vive force dans leurs cavernes ces monstres marins, ces crustacés gigantesques, ces congres plus gros que des serpents à sonnettes.

Les mordants des uns, les dents aiguës des autres, les pincés effrayantes de celui-ci, les coups de queue formidables de celui-là amènent des combats sérieux qui souvent ne sont pas sans danger.

Mais quelle joie quand la pêche est définitivement achevée, quand git sur la grève un monstre énorme qui fait pousser à la fois des cris d'admiration et des exclamations de terreur !

Dire l'animation étrange, fantastique que causent ces récoltes différentes, opérées en si peu d'heures, est chose impossible ; c'est un bruit confus, un mouvement perpétuel ; hommes, femmes, enfants de tous âges, vieillards, maîtres et valets, riches et pauvres, amis et ennemis se heurtent, se poussent, se baissent, se relèvent, fouillent, arrachent, amoncellent avec un entrain complètement en dehors du caractère breton.

Parmi les travailleuses les plus alertes et les plus actives et en même temps les plus babillardes était, au premier rang, l'estimable épicière, quincailière, faiencière, cabaretière de Tel-gruc.

—Ah ! sainte Cunégonde, patronne de ma nièce ! disait-elle tout en coupant le varech et en fouillant les trous à l'aide d'un bâton, dire que dans quelques heures, là où nous sommes, il y aura dix pieds d'eau ! Si je n'étais pas chrétienne, je ne détesterais pas d'être poisson...

—Pourquoi cela, dame Dorothee ? demanda Jeanne qui se trouvait près de l'épicière et qui ne put s'empêcher de rire en écoutant cette réflexion subite.

—Tiens ! répondit Dorothee, pour savoir ce que tous ces poissons vont dire quand ils reviendront et qu'ils ne retrouveront plus leur varech ! Ça doit leur faire, à eux, l'effet que ça me ferait à moi si, en rentrant, par exemple, je ne retrouvais plus mon jardin.

En ce moment l'attention de Jeanne fut détournée par des cris poussés à peu de distance : un grand rassemblement avait lieu, Jeanne ne pouvait distinguer ce qui causait ce rassemblement et ces cris, mais au premier rang elle aperçut son père. Elle courut vers lui.

Bien d'autres hommes et femmes l'imitèrent.

—Ah ! sainte Agathe et sainte Timoléon ! dit Dorothee en relevant la tête. Qu'est-ce qui leur prend donc à tous ?... Je vais voir...

Et elle se mit à courir à son tour, quand elle se heurta brusquement et violemment contre un paysan avec lequel elle se croisa.

—Ah ! sainte Gédéon, qu'il est bête ! cria Dorothee. Comment, c'est !... Benech de Lanvéoc... C'est-à-dire, non Roumégon de Roscanvel, c'est-à-dire...

L'homme qui avait si fort bousculé la marchande venait de disparaître au milieu des groupes ; Dorothee était demeurée les yeux très-ouverts et la bouche béante :

—Eh bien mais ! dit-elle enfin. Qu'est-ce que c'est donc que ce gars-là ? Je ne le connais pas moi, qui connais tout le monde à dix lieues à la ronde ! Je l'ai pris pour Benech et pour Roumégon, mais ce n'est ni Benech ni... Ah ! voilà qui est étonnant ! C'est que je ne le connais pas !

Tout en monologuant de la sorte, Dorothee s'était approchée du rassemblement :

—Qu'est-ce qu'il y a ? cria-t-elle, car trop petite pour dominer la foule elle n'en voulait pas moins satisfaire promptement sa curiosité.

—C'est un morceau de navire ! dit une voix.

—Un morceau de navire ? répéta Dorothee. Un débris de naufrage ! Voyons !

Et se glissant dans les rangs serrés de la foule, elle finit par passer au premier rang.

Tous ceux qui étaient là faisaient cercle autour d'une grande

pièce de bois, dont un côté était déchiqueté comme s'il eût été brisé ou arraché violemment. Ce morceau de bois affectait la forme de la pièce de couronnement d'un navire, il n'y avait pas à s'y tromper. Seulement le côté qui se présentait aux regards était celui qui devait former l'intérieur du navire. Le côté formant l'extérieur, celui qui d'ordinaire est chargé de sculptures et porte le nom du bâtiment se trouvait alors engagé dans le sable humide.

—Je ne me trompe pas, j'en suis sûr, disait un pêcheur en désignant le morceau de bois, il n'y a pas plus de huit jours que ce couronnement est sous l'eau, cela est facile à voir...

—Oui, oui ! dirent plusieurs voix.

—Et il n'y a pas plus de huit jours que le combat a eu lieu.

—Il y a aujourd'hui huit jours juste, Kervern, que les Anglais sont venus au Camaret embarquer les pilotes.

—C'est bien cela ! regardez ! tenez ! voilà des trous de boulets, voilà des bordages déchiquetés et tout noircis par la poudre.

—Oui ! oui ! dit-on encore.

—Je vous dis que ça doit être le couronnement de la corvette qui a été emporté par la mer au reflux et qui a été rejeté ici. D'abord, nous n'avons qu'à le retourner ! nous verrons bien !

Rien n'intéresse plus un matelot, et on le comprend facilement, que les débris résultant d'un naufrage ou de tout autre événement maritime. Exposé chaque jour au danger dont il rencontre les traces, dont il contemple les résultats, il est naturel que ce qui a rapport à ce danger l'intéresse et le passionne ; or tous les habitants des côtes sont à moitié matelots. Aussi tous ceux qui étaient là entourant l'épave oubliaient et la pêche et la récolte.

Plusieurs se baissèrent, soulevèrent le morceau massif et le retournèrent. Kervern ne s'était pas trompé : c'était bien le couronnement sculpté d'un navire et sur ce couronnement on voyait parfaitement lisible le nom de la *Brûle-Gueule* peint en rouge. Quelques lettres avaient été détruites, d'autres à demi effacées, mais le nom se lisait cependant.

—Ah ! dit l'un des assistants, Kervern avait raison.

Kervern ne répondit pas : à demi penché en avant, les deux mains sur les genoux, les regards rivés sur le débris de la corvette, il semblait subitement absorbé dans sa contemplation. Se penchant plus encore, il se mit à genoux sur le sol et ses doigts interrogèrent les sculptures.

—Au goémon ! au goémon ! crièrent plusieurs voix.

Ces appels rappelèrent à la situation ceux qui entouraient le morceau de bois ; la récolte devait être faite trop rapidement pour qu'on ne craignit pas de gaspiller les minutes : tons s'élançèrent, se dispersant pour aller récolter le précieux engrais.

Kervern, seul, demeura à la même place, examinant toujours le couronnement.

—Kerloch ! appela-t-il tout à coup.

Le pêcheur qui était près de là accourut : Kervern le prit par le bras, sans lui dire un mot, le fit pencher en avant en lui désignant du doigt l'épave.

—La *Brûle-Gueule* ! Kerloch.

—Regarde ces sculptures... là ! dit Kervern d'une voix brève.

Kerloch tressaillit violemment, puis, se courbant davantage :

—*Dame d'A...*, lut-il.

—Oui ! s'écria Kervern, il n'y a plus que cela de lisible ; les mots la *Notre* ont disparu avec le bois emporté par un boulet, mais tu ne te trompes pas, Kerloch ! c'était la *Notre-Dame d'A...* qu'il y avait là, et c'est toi qui as sculpté ces mots quand les bleus ont envahi Lorient et nous ont contraints à fuir dans les genêts !

—La corvette ! dit Kerloch, celle que nous avons construite, celle qui a été baptisée devant nous et dont nous avons été les parrains !

—Oui, Kerloch, et cette nuit, c'est nous qui avons contribué à sa perte !

Les deux marins se regardèrent : un même sentiment douloureux agitait leur âme.

—Oh ! dit enfin Kervern en serrant les poings, si j'avais pu reconnaître la corvette !

—Ce navire, que ton père, mon oncle, aimait tant !... le dernier fruit de son travail ! il est mort en prononçant son nom, car il ne s'est jamais consolé d'avoir été contraint à l'abandonner.

—Et nous avons aidé à la perdre !

—Qu'a dû dire là-haut le vieux, quand il nous a vus ? reprit Kerloch.

—Il a dû dire que nous n'étions plus ses enfants !

Puis, après un nouveau silence gros de douloureuses pensées :

—Si la corvette a péri, reprit Kervern, elle a péri bravement ; elle a presque coulé une frégate, et rudement avarié une autre frégate et un vaisseau de ligne ; en la voyant de là-haut, le père a dû être fier !

—Oui, celui qui commandait la corvette était un rude marin.

—Kerloch, dit Kervern en baissant la voix et en regardant son compagnon, tu ne sais pas ce qu'on dit !

—Quoi ? demanda Kerloch.

—Que tous ceux qui étaient à bord de la corvette ne sont pas morts, qu'il y en a dans les genêts qui se cachent, car tous les gars tiennent le pays, et on dit encore que le commandant est parmi eux.

—On dit cela, Kervern ?

—Oui, on le dit.

—Eh bien ! vieux, pour que le père nous pardonne là-haut, faut que le commandant nous pardonne ici-bas, lui. C'est mon idée, est-ce la tienne ?

—Oui.

—Alors, cette nuit, aux *roulers* du carrefour des Trois-Croix, nous fouillerons les genêts ensemble.

—C'est dit.

Au moment où Jeanne avait quitté Dorothée pour venir connaître la cause du rassemblement formé autour du morceau de bois abandonné par la mer, elle s'était rapprochée de son père, mais la foule était tellement considérable qu'un flot de curieux l'avait séparée d'Yvanec, l'entraînant dans son tourbillon. Sa sœur Catherine l'avait aperçue, lui avait fait signe et avait essayé, mais en vain, de se rapprocher d'elle.

Jeanne, au reste, ne courait aucun danger : ce qui lui arrivait était fort naturel au milieu de trois ou quatre mille travailleurs n'ayant que quelques heures pour accomplir leur œuvre. Obéissant au courant, Jeanne s'était donc avancée vers des bancs de rochers qui montraient au loin leurs pointes aiguës.

Tout à coup elle sentit une main frôler légèrement son épaule et une haleine brûler sa joue.

V

JEANNE.

—Marche droit jusqu'aux derniers écueils qui se dressent à l'est, lui dit rapidement à l'oreille une voix voilée ; et si tu veux avoir des nouvelles de Maïyc, là tu en trouveras.

Jeanne avait tressailli en devenant extrêmement pâle ; elle demeura immobile comme si elle eût été frappée soudainement d'une attaque de paralysie. Enfin elle se retourna en étouffant un cri : elle ne vit rien que des travailleurs occupés, tout autour d'elle, à arracher le varech.

—Mon frère ! murmura-t-elle, des nouvelles de mon frère !... Oh ! cela n'est pas possible... je suis folle !...

Et, après un court moment de réflexion :

—Cependant, reprit-elle, j'ai bien entendu, Maïyc... s'il avait besoin de moi !

Et elle fit un pas en avant ; mais une pensée soudaine l'arrêta :

—Si c'était un piège... Mais non ; pourquoi, dans quel but me tendrait-on un piège ? Que suis-je ?... rien !... D'ailleurs,

que pourrait-on tenter au milieu de tous ceux qui m'entourent ?...

Jeanne releva les yeux : son regard se porta machinalement vers ces écueils qui lui avaient été désignés. C'étaient de gros rochers formant une muraille compacte et noire et dont la mer devait à peine recouvrir la cime. Ils étaient loins, mais entre eux et l'endroit où était arrivée Jeanne, il y avait toute une chaîne de travailleurs. Jeanne ne pouvait donc pas craindre une surprise.

Cependant elle hésitait, pâlisant et rougissant tour à tour ; un violent combat se livrait dans son âme. Parfois elle marchait d'un pas rapide, puis elle s'arrêtait et faisait un mouvement comme pour se retourner, mais une force invincible la poussait en avant.

— Oh ! dit-elle enfin en prenant une résolution subite, j'ai bien entendu ! Oui, je veux avoir des nouvelles de mon frère !... Qui donc voudrait me tromper ?

Et, sans plus hésiter, Jeanne se mit résolument en marche.

A ce même instant Séverin, qui, sur l'ordre de son père avait fait transporter déjà dans le lais de la mer une partie du varech recueilli, Séverin revenait pour s'occuper d'une nouvelle récolte. Son regard sombre et investigateur parcourait les groupes, les fouillant avec une sorte d'anxiété.

— Père, dit-il en arrivant auprès d'Yvance, où donc est Jeanne ?

— Jeanne ? répéta le vieillard en regardant autour de lui ; elle était là avec Dorothée de Telgruc.

Séverin quitta son père et chercha Dorothée.

— Où donc est Jeanne ? demanda-t-il.

— Ah ! sainte Véronique et sainte Gertrude ! riposta la loquace personne, comment veux-tu que je le sache, mon gars ? Chercher quelque'un au milieu de ce monde, autant vaudrait chercher une aiguille dans une botte de foin.

Séverin s'avança, fouillant la foule si animée et si mobile, quand un chant monotone s'éleva, dominant le tumulte, et une vieille complainte bretonne résonna, au grand plaisir des travailleurs :

— Oui, la complainte des poulpicans, Algaric ! crièrent les jeunes filles.

Le folgoat, qui s'avançait doucement, continua à chanter :

— Jeanne ! Jeanne ! appela Séverin avec un accent sonore.

— Jeanne, répéta Catherine qui accourait près de son frère je l'ai vue il n'y a pas dix minutes : elle allait vers les rochers.

Séverin allait s'élançer, quand il sentit une main saisir le pan de sa veste. Il se retourna : Algaric était près de lui.

Sans dire un mot, le folgoat, étendant le bras, désigna les falaises entourant le lais de la mer. Séverin suivit la direction indiquée : son regard lança des éclairs, ses sourcils se rapprochèrent et un râle sourd sortit de ses lèvres.

Sur l'extrême pointe du rocher dominant toute la vallée humide que la mer, en se retirant, venait de laisser praticable, se dressait une silhouette se découpant nettement sur la teinte azurée du ciel. Cette silhouette était celle d'un homme de haute taille, maigre, décharné, et à peine vêtu. Près de lui se dessinait une autre silhouette, dont il était plus difficile de déterminer les formes, car un long manteau l'enveloppait.

— Veille sur Jeanne, dit Algaric avec un ton prophétique. Philopen est là-haut ; le malheur plane sur elle.

— Oh ! dit Séverin, je la préserverai, je tuerai le poulpican !

— Trempe encore tes balles dans le sang de deux bleus et Philopen mourra.

— Des bleus, murmura Séverin avec une expression sauvage ; oui, je veux tuer les bleus !

— Veux-tu tremper tes balles cette nuit ? demanda Algaric.

— Oui ! répondit sans hésiter Séverin.

— Alors, à minuit au kist-vean de Caro. Il y a des bleus dans les genêts et je sais où les rencontrer.

— J'y serai ! dit Séverin.

VI

LES ILOTS FLOTTANTS

La plus grande quantité de varech étant récoltée fort loin

de la côte, quelquefois à près de deux lieues, il est matériellement impossible de penser à en transporter une quantité suffisante à l'aide des chariots et des véhicules de tous genres.

Pour parer à cet inconvénient, les paysans ont l'habitude d'amoncèler leur varech sur un même point ; ils forment des meules qu'ils soutiennent avec des branches d'arbres et des cordes. A cette meule, aussi bien conditionnée que possible, on attache une barrique vide à son extrémité.

Alors toute la famille qui a récolté le varech monte sur la meule, s'établissant le plus confortablement possible ; un homme se place sur la barrique, un gaffe à la main. Deux autres sont au bas de la meule avec chacun un aviron. Cela fait, on attend en chantant des noëls, en s'interpellant d'une meule à l'autre, et jouant du binou.

L'attente n'est jamais longue : d'ordinaire on travaille jusqu'à la dernière minute, et la meule n'est achevée qu'au moment où la marée commence à monter. Alors, avec le flot qui vient au large, la meule se transforme en radeau ; elle s'élève et les chants continuent ; les noëls retentissent plus joyeusement.

Les hommes armés des avirons nagent ; celui placé sur la barrique dirige ; et, obéissant au flux, la meule s'avance, dérivant vers la côte comme une baleine endormie. Il est facile de comprendre combien cette navigation est incertaine et périlleuse ; souvent il s'agit d'un parcours de deux lieues, et il faut éviter avec soin les écueils ; car, la meule ouverte à sa base, tout s'écroute, tout s'anéantit, tout est perdu.

La première condition est donc une mer unie et un temps calme ; ainsi, c'est une promenade pittoresque. Encore, par une eau tranquille et une brise douce, les accidents ne sont-ils pas toujours inévitables.

Quelquefois, au milieu des chants, des cris, des rires, des gais noëls, du tumulte joyeux, une meule, écrasée par son poids, s'affaisse subitement. Des cris d'épouvante s'élèvent ; aucun secours n'est possible, car la meule s'étale en s'effondrant, et ceux qu'il faudrait sauver sont au centre. Puis la vague roule sur les naufragés cette montagne d'herbage.

Alors, à bord des autres radeaux, chacun se découvre et ces paroles : " Il y a famille de noyée ! " circulent de proche en proche, et toutes les lèvres murmurent un pieux *De profundis*, tandis que toutes les mains font le signe de la croix.

Il n'existe peut-être pas une récolte de goémon sans qu'un sinistre arrive ; et néanmoins, chaque année, le jour de récolte est un jour de fête et personne ne songe au danger.

D'ailleurs, en Bretagne, on possède une merveilleuse série de raisonnements à l'usage de tous les accidents possibles survenus ou à survenir. Si Hervai est tombé dans un trou, c'est que le *Gabino* l'y a poussé ; si Carzou, le meunier, s'est noyé en se baignant dans la mare, c'est que la *Mary-Morgan* l'a tiré par les pieds ; si Cloareck est tombé dans le puits en tirant un seau, c'est que le *Groac'h* lui a sauté au cou en se cachant dans le fond du seau. Et bien d'autres que je ne saurais citer, car il me faudrait écrire un in-folio.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que jamais un accident n'arrive par la faute de celui qui en est victime : un événement fatal est invariablement dû à une influence occulte. Avec ce beau système si éminemment commode, on explique tout, et on ne prend dans l'avenir de précautions pour rien ; aussi le paysan breton n'est-il jamais longuement impressionné par une catastrophe, et cette catastrophe arrivée à son voisin ne l'empêchera pas de recommencer, en employant les mêmes moyens que lui.

Aussi chaque année les accidents qui surviennent à la récolte du goémon n'empêchent pas la pêche d'être pratiquée l'année suivante avec les mêmes procédés. Donc, cette année-là de 1799, personne n'avait souvenir des récits au coin du foyer des catastrophes des années antérieures, et, comme l'heure avançait, la fiévreuse activité des travailleurs redoublait.

A l'extrémité de la plaine verte, près de l'endroit où la mer, ayant cessé de se retirer, étendait sa ligne bleuâtre avec des murmures grondeurs, comme si elle eût protesté contre le

pillage auquel elle assistait, derrière les derniers écueils laissés à sec, s'élevaient les meules les plus hautes. C'était là en effet qu'était le plus beau varech, et la récolte se faisait d'autant plus facilement que les récolteurs étaient moins nombreux. C'étaient les gars les plus agiles et les plus lestes qui s'étaient engagés jusque-là, c'étaient les familles les plus hardies qui avaient suivi les gars, car le retour devait être long.

Quatre meules énormes se dressaient à la hauteur de ces écueils que la voix inconnue avait signalés à Jeanne. La récolte touchait à son terme : encore quelques instants, et la marée du nord-est, promettait de retarder l'invasion des flots.

Jeanne avait suivi la ligne des travailleurs qui, allant toujours en diminuant de nombre, atteignait aux quatre dernières meules, en haut desquelles quatre familles étaient groupées : hommes, femmes, enfants, jeunes filles et vieillards attendaient la marée.

Personne naturellement ne faisait attention à Jeanne qui marchait d'un pas rapide, quand deux cris d'appel, poussés à peu de distance derrière elle, firent retourner la jeune fille. Elle aperçut deux femmes qui couraient sur ses traces : ces deux femmes étaient les deux servantes de la ferme, Ninorc'h et Mariic.

— Ah ! mademoiselle ! cria Ninorc'h en arrivant tout essoufflée, revenez vite ! Sainte Vierge ! où allez-vous ? La marée va monter, et vous n'aurez plus le temps !

— Je veux aller jusqu'à ces écueils ! dit Jeanne. Attendez-moi.

— Et M. Séverin qui vous cherche ! Tenez ! le voilà qui court là-bas ! dit Mariic.

Jeanne devint subitement fort pâle, elle frissonna, puis, saisissant les mains des deux servantes :

— Vous m'avez dit que vous m'aimiez ! dit-elle d'une voix précipitée. Si cela est vrai, vous me laisserez aller seule où je veux aller, et vous empêcherez mon frère de venir me rejoindre, vous le tromperez sur la route que j'ai prise...

Et, sans ajouter un mot, Jeanne, quittant brusquement les deux femmes, s'élança derrière les écueils.

Ces rochers énormes, placés là comme une borne gigantesque pour indiquer la suprême limite entre l'eau et la terre, se dressaient à une hauteur remarquable : les plus hautes meules étaient loin d'atteindre à la moitié de l'élevation des rochers. Ces rochers se trouvant placés derrière les dernières meules, il était donc littéralement impossible à ceux groupés au sommet de ces meules de distinguer ce qui se passait de l'autre côté des écueils.

Mais en s'élançant de l'endroit où elle avait parlé aux deux servantes, pour aller aux écueils, Jeanne avait passé au pied des meules, et plusieurs voix l'avaient appelée.

— Où vas-tu, Jeanne Anaïrou ? lui criait-on. Tu vas chercher des fleurs de la mer ? les coquillages bleus qui rendent l'ouïe aux sourds ? Prends garde aux Mary-Morgans, Jeanne Anaïrou ! les vieilles fées aiment les jeunes filles...

Jeanne ne répondit pas : elle n'entendit pas même. Elle avait tourné les écueils et elle se trouvait sur une partie de cette plage accidentelle absolument déserte. Elle s'avança lentement, hésitant et tremblant à demi, le long des rochers dont les cimes surplombaient au-dessus d'elle.

Tout à coup elle s'arrêta brusquement, en portant la main sur son cœur comme si elle y eût ressenti une douleur subite... ses lèvres s'entr'ouvrirent comme si elle eût voulu crier... ses mains se jetèrent en avant comme pour repousser une vision douloureuse... Mais aucun cri ne s'échappa de sa bouche, ses yeux se voilèrent et son corps si frêle s'affaissa sur lui-même...

Un homme qui, d'un bond, venait de surgir d'une crevasse du rocher, s'était élancé, et avait reçu dans ses bras ce corps inanimé.

VII

LE FLUX.

Après le départ de Jeanne qui les avait quittées sans atten-

dre leur réponse, les deux servantes étaient demeurées comme pétrifiées à la même place.

— Sainte Vierge, dit Mariic en levant les bras au ciel, qu'est-ce qui se passe donc à cette heure ?

— Ah ! dit Ninorc'h, je ne sais pas, mais on dirait qu'il y a un malheur qui plane sur la famille.

— On lui a peut-être jeté un sort, Ninorc'h.

— Et qui ça, mon doux Jésus ?

— Algaric le folgoat vient souvent à la ferme !

— Mais tu sais bien que pour conjurer les sorts j'ai toujours semé du soufre sur la dernière trace de son pied devant la porte de la ferme.

— Jeanne ! cria une voix.

— Ah ! dit Mariic en tressaillant ! c'est M. Séverin.

— Quoi qu'il faut lui dire ? s'écria Ninorc'h avec une émotion des plus vives.

— Jeanne, Jeanne ! appelait toujours le fils du fermier en précipitant sa marche et en regardant de tous les côtés.

— Faut pas qu'il la trouve ! dit Mariic.

— Mais... quoi lui dire ?... Je...

Séverin s'arrêtait devant les deux servantes :

— Jeanne ?... demanda-t-il, vous avez pas vu Jeanne ?... où est ma sœur ?

— Mais... mais... balbutia Mariic.

— L'as-tu vue ?... interrompit Séverin.

— Oui... c'est-à-dire, non.

— Comment ?

L'accent du jeune homme était tellement menaçant que les deux servantes se mirent à trembler.

— Elle est venue jusqu'ici, dit enfin Ninorc'h en reprenant courage, mais elle est repartie.

— Par où ? de quel côté ?

— Je ne sais pas.

— Mais la mer va monter, dit Séverin avec une colère sourde ; il faut qu'elle parte, qu'elle revienne !

Et élevant la voix :

— Jeanne ! Jeanne ! appela-t-il avec force.

— Eh ! Séverin, cria un homme juché sur une meule, tu cherches ta sœur, mon gars ?

— Oui, dit le fils d'Yvanec.

— Elle vient de passer là, elle est allée chercher des conques dans les rochers.

— Là ? dit Séverin en désignant les écueils.

— Oui, répondit l'homme.

— Séverin fit un mouvement pour se précipiter, mais les deux servantes étaient près de lui.

— Non, non, dit Mariic.

— Elle est repartie !... ajouta Ninorc'h.

— N'y allez pas, notre maître !

— Notre bon maître... elle n'y est pas !

Séverin regarda les deux femmes avec un étonnement profond ; puis, les repoussant violemment, il s'élança en criant :

— Jeanne ! Jeanne !

Séverin touchait aux rochers ; précipitant sa course, il allait tourner les écueils et passer de l'autre côté, quand il s'arrêta brusquement : sa sœur était devant lui.

— Jeanne ! cria-t-il avec une expression de joie folle.

C'était Jeanne en effet qui venait de surgir tout à coup à l'angle du plus gros des rochers ; la jeune fille était d'une pâleur livide, ses traits étaient contractés, ses joues creusées, ses yeux rougis, ses mains glacées.

— Qu'as-tu donc, ma sœur ? dit Séverin en remarquant l'état dans lequel était la jeune fille.

— Rien, rien, balbutia Jeanne. Venez, partons, mon frère.

— Mais qu'as-tu, Jeanne ?... je veux le savoir, cria Séverin avec impatience.

La jeune fille se redressa, elle parut respirer plus librement ; son visage, de pâle qu'il était, devint cramoisi : le sang reprenait son cours.

— J'ai eu peur d'un crabe ! dit-elle enfin.

Séverin la soutenait en l'entourant avec son bras droit : ses

regards, rivés sur les yeux de la jeune fille, semblaient s'efforcer de fouiller jusque dans ses pensées les plus secrètes. Jeanne se dégagea doucement et entraîna Séverin vers les meules.

En ce moment, des cris, des applaudissements éclatèrent de toutes parts.

—La marée ! la marée ! criait la foule.

—C'était effectivement les premières vagues du large que l'on saluait avec des hurrahs frénétiques.

Ninor'h et Mariic attendaient à la même place.

Tous les regards étaient tournés vers la haute mer : au loin on apercevait l'écume blanchissante ; les *moutons*, comme disent les matelots, indiquaient le mouvement ascensionnel du flux.

Tout à coup Séverin qui, lui aussi, regardait la haute mer, Séverin se baissa, ses yeux étaient fixés dans la direction des rochers : il demeura immobile, dans la position d'un limier en arrêt.

Saisissant brusquement Jeanne, il l'enleva dans ses bras nerveux :

—Dhéric ! cria-t-il.

Un des paysans grimpés au sommet de la plus belle des meules se pencha.

—Prends ma sœur ! dit Séverin. Tu la conduiras à la ferme... si je ne suis pas revenu avant le départ.

Et avant que Jeanne eût eu le temps de formuler une parole, le paysan, qui s'était glissé le long de la meule, la saisissait, la prenait aux mains de Séverin et la portait jusqu'au nid creusé au milieu des herbes et dans lequel étaient assises une demi-douzaine de femmes et de jeunes filles.

—La marée ! la marée ! criait la foule.

—Et nous ? Et nous ? dirent à la fois les deux servantes, en voyant les lames venir lécher la base de la meule.

Dhéric leur tendit les mains : elles se cramponnèrent et escaladèrent la pile gigantesque de varech.

En ce moment, le grondement des flots devint plus fort, les lames grossissantes se ruèrent avec plus de force, leur crête retomba en pluie d'écume, après avoir léché le flanc des rochers.

Tous les paysans, femmes, hommes et enfants, se dressèrent sur les meules ; les gars qui tenaient les avirons, celui qui, placé sur le tonneau, devait diriger le singulier navire, se tinrent prêts.

Tout ce que je viens de rapporter depuis l'instant où Séverin avait enlevé Jeanne et où Dhéric l'avait placée sur la meule s'était accompli en l'espace de quelques minutes à peine.

Après avoir vu Jeanne en sûreté, Séverin s'était élancé vers l'écueil ; se courbant, il s'était glissé dans un interstice qui lui avait permis de tourner un énorme bloc. L'ombre d'un homme se détacha en pleine lumière : cet homme, enveloppé dans un grand manteau de toile cirée, tournait le dos à Séverin et courait rapidement le long des écueils. Séverin poussa un rugissement sourd et il bondit à la poursuite de cet inconnu.

La mer commençait à monter : les deux hommes avaient les pieds baignés dans l'eau. De l'autre côté de la chaîne des écueils on entendait les cris de joie de la population entière.

La ligne des écueils avait une étendue assez considérable, courant du sud au nord : de distance en distance, de grands intervalles séparaient les rochers et par ces intervalles la mer se ruait plus facilement.

Séverin et l'inconnu semblaient doués d'une même vitesse de course, car la distance qui les séparait demeurait la même. Cependant la ligne des écueils allait cesser et la marée montait avec une rapidité telle qu'il était impossible que cette double course se prolongeât dans le même sens : car celui qui poursuivait Séverin ne se dirigeait pas vers la terre, mais vers le nord, c'est-à-dire vers la haute mer.

L'eau montait toujours et les deux hommes n'en avançaient pas moins rapidement. Tout à coup, l'inconnu disparut der-

rière un quartier de rocher plus saillant que les autres, Séverin fit un effort prodigieux et se précipita.

Un bruit de rames frappa subitement ses oreilles, et quand il eut doublé la pointe il vit un canot. Un seul homme montait ce canot. Séverin reconnut celui qu'il avait poursuivi, mais cette fois encore l'homme lui tournait le dos et il ne put voir les traits de son visage. Quant aux formes du corps, le manteau de toile cirée empêchait de les préciser.

Séverin poussa un cri de rage : il demeura immobile, paraissant hésiter sur ce qu'il devait faire. L'eau lui montait au-dessus des genoux, et chaque vague qui arrivait éclaboussait sa poitrine.

Le gars jeta autour de lui un regard interrogateur, il était seul, absolument seul. Au loin les meules soulevées commençaient leur navigation si lente, poussées par la marée.

En poursuivant l'inconnu, Séverin avait parcouru une quantité considérable de terrain. Cette course, en l'éloignant de l'endroit d'où étaient parties les meules sur l'une desquelles était Jeanne, l'avait cependant rapproché de la terre, car les écueils s'étendant en ligne parallèle avec la côte, Séverin se trouvait alors à la hauteur de la pointe nord de la baie de Dinan.

La mer montait avec une progression croissante telle, qu'il fallait prendre un parti décisif. Séverin n'hésita pas ; lançant un dernier regard sur le canot qui s'éloignait, il se dirigea droit vers la terre, abandonnant sa poursuite et se débarrassant de tout ce qui eût pu l'empêcher de nager.

Plus d'une lieue le séparait de la terre ferme, et il était évident que flux marcherait plus vite que lui.

Au loin, sur la droite, les meules s'avançaient lentement, balancées par les vagues. La brise apportait jusqu'aux oreilles du fils d'Yvanec les chants des paysans amoindris par la distance.

—Oh ! murmurait Séverin en arrachant ses braies pour marcher les jambes nues dans l'eau qui lui montait aux hanches ; oh, je saurai pourquoi Jeanne était derrière les écueils, je saurai si elle est ma sœur ! Cette nuit, Algaric parlera... Il le faut.

Tout un regard en arrière, Séverin aperçut sur la mer le canot qui s'éloignait lentement, comme à regret. Celui qui le montait avait la main sur les yeux et paraissait interroger le ciel.

La pénombre produite par ses doigts réunis empêchait absolument de distinguer les traits de son visage.

VIII

LE RETOUR.

Si, lors de la récolte du goémon, l'heure du départ est pittoresque, si celle du travail est étrangement animée, celle du retour présente à coup sûr le coup d'œil le plus merveilleux que puisse rêver un poète ; c'est à désespérer le peintre de marine le plus fantaisiste.

Certes, l'artiste qui, placé sur la falaise à l'endroit où Algaric avait fait voir à Séverin Philopen debout et immobile, eût pu embrasser l'horizon et éparpiller son regard sur ce tableau saisissant, certes, celui-là eût brisé son pinceau de rage et d'impuissance.

Sur cette mer bleue, sillonnée par les lignes de neige que formaient les crêtes des vagues, s'avançaient plus de mille monticules d'un vert auquel la lumière dorée du soleil donnait des reflets d'émeraude. Puis, au sommet de chacune de ces meules, dans un creux semblable à un nid d'aigle sur la montagne, toute une réunion de charmantes et fraîches figures, de gracieuses jeunes femmes, de belles jeunes filles, d'aimables enfants aux costumes pittoresques, aux justins de couleurs vives, aux jupes multiples et bariolées, aux bonnets garnis de dentelles ; et, suspendus aux flancs de la meule, des gars, les bras nus, les cheveux flottants sur les épaules, le torse recouvert du gilet et de la veste aux myriades de boutons d'argent, les jambes aux braies larges enfoncées dans les herbes vertes. Toute cette population chantant, remerciant Dieu et se mon-

trant la torro ; et ces milliers de moules réparties sur une étendue de quatre lieues de large, et ayant deux lieues à parcourir pour atterrir.

Ce spectacle était tellement grandiose, tellement beau, tellement saisissant, que ceux-là mêmes qui étaient habitués à le voir tous les ans s'en émerveillaient encore.

Au reste, de souvenir d'homme, jamais récolte de goémon ne s'était faite dans des conditions meilleures que celle de cette année 1799. La mer, poussée par le vent de nord-est, s'était retirée rapidement, le varech avait été d'une abondance magnifique, le soleil avait brillé radieux, réchauffait tous les courages, et la brise se maintenant avait rendu le flux moins violent. Aussi aucun accident n'était-il arrivé, et la mer en montant, avait trouvé chacun à son poste. La joie était dans tous les regards et s'exprimait dans tous les chants.

Dhéric, auquel Séverin avait confié sa sœur, était l'un des plus riches fermiers de Camaret ; il avait nombreuse famille et nombreux serviteurs, aussi avait-il voulu que sa meule fût la plus belle et la plus haute, et il avait réussi dans son ambition. Mais la beauté de cette meule, son élévation qui lui faisait dominer toutes les autres, augmentaient naturellement sa lourdeur et son tirant d'eau. Plus grosse que toutes les autres elle avait dérapé après toutes les autres, et tandis que les meules plus légères s'avançaient plus lestement, celle de Dhéric fermait majestueusement la marche. Deux joueurs de binioù étaient sur le sommet de cette meule ; la femme du fermier, ses deux sœurs, ses huit enfants étaient groupés, en serrant Jeanne dans leurs rangs. Au dessous d'elles se tenaient les filles de ferme auxquelles s'étaient jointes Mariic et Ninore'h. Les gars, Dhéric et son père en tête, étaient disséminés sur les flancs de l'îlot flottant. Deux pêcheurs, un matelot, étaient aux avirons et sur la barrique.

On avait près de deux lieues à faire et la mer était superbe. la joie était donc grande et les binioù chantaient à qui mieux mieux. Seul, le matelot qui était sur la barrique paraissait inquiet, soucieux, préoccupé.

—Nage ! nage donc ! disait-il aux deux pêcheurs. Souque ! hardi !

Et tout en gouvernant avec sa gaffe, il se retournait et interrogeait l'horizon comme l'interrogeait à ce même instant l'homme au canot.

Un changement auquel personne n'avait pris garde venait de s'accomplir dans l'atmosphère. la zone bleu foncé de l'horizon maritime s'effaçait graduellement, la perspective s'assombrissait et le ciel commençait à être voilé par la brume. Cependant la brise était toujours nord-est, mais elle faiblissait singulièrement, circonstance que les étranges navigateurs benissaient car si cette brise de terre eût été violente, elle eût retardée la marée et par conséquent la marche des meules.

Le matelot de la grosse meule donnait des signes d'impatience tout en regardant les autres radeaux d'herbe qui, étant plus légers, gagnaient main sur main.

—Dhéric ! appela-t-il.

Le jeune fermier se pencha vers lui. Le matelot se contenta de lui désigner l'horizon.

—Eh bien ? dit Dhéric.

—Sacrifie la moitié de ta meule pendant qu'il en est temps encore.

—Sacrifier la moitié de ma meule pour que tous les gars des autres paroisses se gaussent de moi ! dit Dhéric. Et pour quoi ?

—Parce que nous avons encore plus d'une lieue à faire...

—Eh ! nous la ferons !... As-tu peur ?

Le matelot haussa les épaules et ne dit pas un mot. La meule continua à louvoyer laissée loin en arrière par toutes les autres.

—Allons, chantons ! dit Dhéric.

Mais il n'eut pas le temps d'entonner son noël... Le vent sautant brusquement à l'ouest arriva par rafales, poussant la mer dont les vagues grossirent aussitôt et se ruèrent en mugissant.

En un clin d'œil, et comme cela a lieu si fréquemment dans ces parages à cette époque de l'année, le ciel, bleu tout à l'heure devint d'un gris noir sombre. L'ouragan arrivait avec la rapidité de la foudre.

—Allégeons la meule ! cria Dhéric.

—Il est trop tard ! répondit le matelot.

IX

LE FLUX.

Le danger était survenu d'une façon tellement subite qu'aucune des femmes à demi couchées au sommet de la meule n'avait pu le pressentir.

Il faut avoir assisté au spectacle de ces grandes marées pour comprendre l'état de la mer, alors que poussée subitement par la brise du large elle s'élançait vers la côte. Plus son retrait a été grand, plus grand est son retour ; on dirait que sa fureur s'accroît en raison de la distance à parcourir et qu'elle se hâte de reconquérir le terrain qu'elle a perdu durant quelques heures.

Le flot, se soulevant en vagues impétueuses, se précipitait comme si quelque invisible démon eût soudainement lâché des celuses mystérieuses.

Une vague gigantesque, arrivant du large, passa sur les écueils et vint se précipiter sur la meule qu'elle fit vaciller, montant écumante sur le flanc incliné et retombant en pluie sur son sommet.

Le double effet produit par ce phénomène naturel, secousse et aspersion, vint révéler subitement aux femmes groupées dans le nid de varech l'imminence et la violence du péril. Un même cri de terreur s'échappa de leurs lèvres.

—Silence, et ne craignez rien ! dit Dhéric.

Mais la pâleur de ses traits et l'accent ému de sa voix démentaient ce que ses paroles avaient de rassurant. C'est que Dhéric avait là près de lui sa femme, ses sœurs, ses enfants, sa vieille mère, et, si le fermier était brave et ne tremblait pas pour lui, il frémissait pour ceux qui lui étaient chers.

Jeanne était demeurée impassible. Depuis que Séverin l'avait confié à Dhéric, depuis qu'enlevée au sommet de la meule elle avait été placée auprès des autres femmes qui l'avaient accueillie avec un amical empressement, Jeanne n'avait pas prononcé une parole.

Son regard était fixe, sa physionomie d'ordinaire si expressive était morne, ses bras demeuraient inertes le long de son corps, ses mains renversées posées sur ses genoux. Ainsi, elle paraissait avoir été frappée subitement par la baguette de quelque mauvaise fée et être privée de tout sentiment.

Receptions amicales, interrogations douces, chants, cris, allégresse générale, rien n'avait pu la tirer de cet état de stupeur dans lequel elle était plongée. La meule enlevée par la mer, avait dérapé sans que Jeanne eût paru avoir conscience de l'événement, le retour avait commencé sans que les regards de la fille d'Yvauc se fussent levés et la tempête, en éclatant subitement, l'avait laissée indifférente au danger.

Au cri poussé par les autres femmes, à l'imminence du danger, Ninore'h et Mariic, escaladant rapidement la distance qui les séparait de Jeanne, se précipitèrent auprès de leur jeune maîtresse.

—Ah ! sainte Vierge ! Notre demoiselle, priez pour nous ! s'écria Mariic.

Les deux servantes avaient saisi les mains de la jeune fille. ce double geste parut ramener l'esprit de Jeanne à la situation présente, ses yeux s'ouvrirent, elle regarda fixement les deux femmes.

—Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

—Ah ! s'écria Mariic, sainte mère de Dieu ! nous allons mourir !

Une seconde vague plus formidable que la première vint de nouveau ébranler la meule et l'inonder de sa base à son sommet.

—Tenez-vous bien ! cria Dhéric.

La recommandation était utile. Une troisième vague arri-

vait au même instant avec une telle violence que la montagne flottante s'inclina à croire qu'elle allait chavirer.

Les femmes, par un même mouvement et obéissant à cet instinct naturel de la conservation, s'étaient pelotonnées au fond du nid d'herbes, tandis que les hommes, demeurés suspendus sur les flancs de la meule, se cramponnaient énergiquement aux cordages flottants qui l'enchevêtraient.

En moins de quelques minutes, la situation était devenue désespérée. Le ciel, qui avait été toute la matinée de ce bleu pâle particulier au ciel d'hiver, était maintenant chargé de plus lourdes vapeurs. De gros nuages gris et noirs couraient en sens inverse, poussés par des courants contraires, se rencontrant, se heurtant, se franchissant mutuellement avec des détonations sinistres, les éclairs resplendissaient en traînées lumineuses, le tonnerre grondait... Le vent d'ouest soufflait avec cette furie effrayante qui lui est propre.

Le rour des malheureux embarqués sur l'îlot flottant avait atteint rapidement son paroxysme. chacun s'attendait à un engouffrement presque instantané; mais la meule, demeurant debout, résistante aux furieuses attaques des vagues et du vent, maintenant sa route vers la terre, l'effroi, sans se dissiper complètement, avait perdu de sa force et un faible espoir était né dans toutes les âmes.

Les cris avaient donc cessé, et l'attention de tous s'était reportée vers la côte dont on distinguait dans le brouillard la ligne des falaises. La meule continuait sa route.

Dhéric, toujours accroché sur les flancs de la meule et de là veillant à tout, laissa échapper de ses lèvres un soupir de soulagement. Les rameurs appuyaient résolument sur leurs avirons. En cet instant, le matelot placé sur le baril et qui gouvernait, fit signe à Dhéric de venir près de lui.

La chose n'était pas précisément facile à accomplir. La mer



Oh ! criait-on, voici ceux du Camaret. (Page 101).

La terre était encore à plus d'une lieue et, seul au milieu des flots furieux, l'îlot de verdure détachait sa masse sur les moutons des vagues.

Cependant, grâce à la solidité de sa construction et de ses cordages, grâce à l'habileté de ceux qui la dirigeaient, la meule, en dépit de la violence du vent et des vagues, continuait sa route sans dériver.

On s'habitue à tout, je ne dirai pas même mais surtout au danger pour peu que ce danger se prolonge. Lorsque la mort (mort violente bien entendu) menace, le premier moment d'angoisse est terrible, mais si cette mort tarde à venir, elle perd tout son effrayant prestige et l'espoir triomphe infailliblement de la crainte. C'est là un des dons les plus précieux de notre nature, et tous ceux qui auront passé par un danger sérieux (danger prolongé) seront de mon avis. Dans les instants qui avaient suivi la venue si spontanée du péril, la ter-

re imprimait à la meule des secousses incessantes et des mouvements de roulis et de tangage épouvantables, puis les vagues balayaient les flancs de la montagne d'herbages, enfin il venait à décorner les bœufs, comme l'on dit, et une rafale pouvait facilement emporter son homme.

Néanmoins, Dhéric parvint jusqu'au matelot : celui-ci, sans mot dire, lui désigna de la main la base de la meule. Le fermier se pencha, regarda... puis il pâlit affreusement : il avait compris.

Depuis quelques instants, la meule perdait sensiblement de son élévation au-dessus de la surface de la mer ; les lames, en passant sous sa base, devaient la démolir peu à peu et, à chaque vague qui se ruait, à chaque secousse reçue, des masses de fucus emportées témoignaient de la véracité de cette supposition. Dès lors, ce fait bien établi, la conservation de la meule, c'est-à-dire de la vie de tous ceux qui portaient, devenait une simple question de temps.

Dhéric se pencha de côté pour lancer un regard en avant et interroger la terre, mais il se rejeta violemment en arrière, en étreignant sa tête dans ses mains :

—Perdus ! murmura-t-il.

Le matelot se contenta de faire un signe affirmatif.

X

LA PRIÈRE

En donnant une succincte description de cette baie si pittoresque de Dinan, dans laquelle s'accomplissaient les scènes rapportées dans les précédents chapitres, j'ai dit, je crois, que cette baie n'était autre qu'un vaste bassin resserré dans un cercle de falaises élevées à pic, et qui laissaient sur un seul point un étroit passage au flot.

C'était par ce passage que se retirait la mer ; c'était par lui qu'elle revenait envahir le lais.

Si le lecteur comprend bien la topographie des lieux, il se persuadera facilement ce que pouvait devenir ce passage étroit alors que, par une marée exceptionnelle la mer se précipitait, poussée par le vent du large.

Les vagues, hautes comme des collines, s'élançaient, rontraient cette digue indestructible des falaises, revenaient sur elles-mêmes plus furieuses et comme pour reprendre leur élan ; puis elles se ruaient de nouveau avec une violence plus grande. Vaincues dans cette lutte des deux éléments, elles roulaient en grondant et se tordaient en répandant des flots d'écume ; puis elles se précipitaient vers cette échancrure des falaises qui, coupant le puissant rempart crayeux, leur permettait de trouver une issue.

Il n'est pas de torrent furieux qui puisse donner une idée approximative de cette passe : la violence de la mer était telle, que l'ouverture pratiquée dans la montagne était encombrée de sa base à son sommet par une gigantesque colonne d'écume aux reflets argentés.

Essayer de franchir cette passe, c'était courir à une mort certaine, et cependant il n'y avait pas d'autre route à suivre. A droite et à gauche les falaises s'étendaient à perte de vue, car leur chaîne infranchissable courait au sud et au nord sur un étendu de plus de dix lieues.

La baie ayant son terrain en contre-bas du lit de la haute mer, les flots descendaient naturellement pour l'envahir ; et la pente, jointe au resserrement du passage, déterminait un courant qui, se faisant sentir à une grande distance, entraînait irrésistiblement vers le goulet tout ce qu'il rencontrait.

La meule, toujours secouée et sapée à sa base, s'avancait depuis quelques instants avec une rapidité plus grande. Le vent et la marée la poussaient, et les premières atteintes du terrible courant l'entraînaient. La perte de l'ilot de varech était certaine.

Toutes les autres meules avaient depuis longtemps franchi la passe et étaient dans la baie ; les falaises avaient leurs crêtes couronnées d'hommes : les uns portant des cordes, les autres priant et faisant des signes de la compassion la plus vive. Les hommes brandissaient les amarres qu'ils lançaient, s'efforçant de les envoyer jusqu'aux malheureux grimés sur la meule ; mais la distance annihilait tous les moyens de sauvetage.

Il était matériellement impossible de venir au secours des hommes et des femmes menacés. Toutes les embarcations étaient dans la baie ; et, s'il y avait danger de mort certaine à franchir la passe en venant de la haute mer, il y avait impossibilité absolue à le faire en partant de la baie. Vent et marée, qui précipitaient vers cette passe, transformée en épouvantable torrent, tous ceux arrivant du large, présentaient un obstacle insurmontable dans le sens opposé.

La meule approchait rapidement des falaises. Echouer sur ces rochers n'eût pas été un danger moindre : ils s'avancèrent à pic sous plus de trente pieds d'eau ; d'ailleurs, le courant emportait la meule vers la passe fatale. Les vagues causaient un bruit infernal ; l'heure était suprême.

Dhéric lança autour de lui un regard désolé ; puis con-

vaincu qu'aucune chance de salut n'était admissible, il saisit une des cordes qui pendaient le long de la meule, il s'y cramponna, et s'élançant sur le flanc de la montagne flottante il atteignit le sommet. Les femmes, les enfants étaient là atterrés par l'effroi.

—Priez ! dit-il d'une voix rauque ; priez pour le repos de nos âmes, nous allons mourir !

Tous se mirent à genoux. Alors les cris cessèrent, les larmes se tarirent, les mains se joignirent, les regards se levèrent vers le ciel, et, au milieu du bruit effroyable de la tempête, le premier verset du *De profundis* monta vers Dieu.

XI

LA PASSE.

Lorsqu'une heure plus tôt, au moment où la récolte touchait à son terme, alors que le ciel pur ne pouvait faire présager la venue subite de la tempête. Jeanne avait quitté son père et sa sœur, Yvanec ni Catherine n'avaient accordé la moindre attention à l'absence de la jeune fille.

Ces jours de pêche miraculeuse et de récolte providentielle, chacun va, vient, court, sans qu'un danger soit à craindre tant que la mer n'a pas commencé à monter, et même lorsque le flot s'avance, l'inquiétude de ceux qui sont séparés les uns des autres ne peut être grande, car chaque meule formée est un radeau hospitalier qui recueille tous les retardataires.

Yvanec ni Catherine n'avaient donc manifesté aucune crainte alors que l'annonce de la marée montante avait donné le signal de l'embarquement. Jeanne devait avoir pris place sur quelque meule ; puis tous deux ayant vu Séverin se mettre à la recherche de la jeune fille, ils avaient supposé que le jeune gars avait retrouvé sa sœur.

Yvanec et Catherine s'étaient alors entassés avec leurs serviteurs sur la meule de varech élevée par leurs soins. La marée était arrivée ; et cette meule, étant une des premières construites et des plus voisines des falaises, avait franchi la passe en tête des autres et était entrée triomphalement dans la baie. Plus d'une lieue séparait cette meule de celle du premier Dhéric.

Lorsque la montagne flottante d'Yvanec était venue échouer doucement sur la plage, le ciel était encore pur et la hauteur des falaises empêchait de constater le brouillard qui commençait à se former à l'horizon.

Les autres meules avaient suivi celle d'Yvanec, et durant quelques instants, le magique tableau de ces myriades de meules, glissant sur une mer bleue, au centre de cette baie encadrée de montagnes, avait égayé tous les regards.

C'était alors que la saute de vent si brusque avait eu lieu, et que la tempête avait éclaté avec sa violente soudaineté. La dernière meule, du moins on le croyait, franchissait alors la passe qui commençait à devenir mauvaise.

Des cris de joie retentirent, mais leur durée fut courte. Un bruit sinistre circula avec la rapidité de la foudre.

—Il y a encore une meule en mer ! se disait-on.

La passe était infranchissable ; il n'y avait plus d'espoir de voir rentrer la meule dans la baie. A qui était cette meule ? Quels étaient ceux qui la montaient ? Personne ne pouvait le dire. Comment au milieu de cette population de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui encombraient les eaux calmes de la baie, deviner ceux que le sort s'était réservés pour victimes ?

Yvanec, pas plus qu'aucun de ceux qui l'entouraient, ne pouvait soupçonner que sa fille fût précisément sur cette meule vouée à la destruction.

Cependant on s'appelait, on se cherchait, mais les cris étaient vains, les recherches étaient nulles au milieu de cette foule. Les gars les plus alertes proposèrent de tenter de se courir les malheureux que la mort menaçait, en escaladant les falaises et en envoyant des amarres. Si les gens qui montaient la meule pouvaient parvenir à recevoir ces cordages que l'on devait lancer de chaque côté de la passe, on pourrait peut-être leur faire franchir le difficile détroit. Cette pensée,

en électrisant tous les courages, fit cesser les recherches. Chacun se précipita et bientôt tous les gars, tous les hommes valides couronnèrent les crêtes. Les femmes étaient demeurées à prier, avec les recteurs, sur la plage.

Tous ceux qui avaient gravi les falaises assistèrent alors à l'effrayant spectacle que présentait cette montagne de varech, couverte d'êtres animés et devenus le jouet d'une mer furieuse. On essaya, mais en vain, de lancer les amarres.

L'anxiété la plus vive, la douleur la plus poignante étaient empreintes sur toutes les physionomies. Puis, une même question était sur toutes les lèvres :

— Seigneur, mon Dieu ! à qui donc est cette meule ?

On voyait bien qu'il y avait dessus des hommes et des femmes ; mais il était impossible de distinguer leurs traits pour se rendre compte de la vérité.

Yvanec était avec quelques vieillards au premier rang de la foule. Tous suivaient avec une poignante émotion les phases du sinistre drame dont le dénouement ne devait pas se faire attendre.

La meule, alors drossée par la tempête et obéissant au courant qui l'emportait, courait droit vers la passe : c'était au moment où Dhéric ordonnait aux femmes de prier. Une rafale apporta jusqu'au sommet de la falaise le chant lugubre entonné par ceux qui allaient mourir. Décrire l'effet de ce *De profundis* chanté par anticipation, par ceux-là mêmes pour lesquels il devait être dit, serait chose impossible. Tous ceux qui étaient sur la falaise furent saisis d'une même émotion.

Des larmes débordèrent de tous les yeux et toutes les mains se tendirent vers le ciel pour implorer sa miséricorde.

— A genoux et prions ! dit Yvanec.

Découvrant son front vénérable, le vieillard s'agenouilla, tandis que de grosses larmes sillonnaient ses joues bronzées. Hélas ! quelles larmes de sang ne se fussent pas échappées des yeux du malheureux père s'il eût su la vérité tout entière !

En ce moment d'une solennité si effrayante, les rangs de la foule furent violemment écartés et un homme se précipita. Cet homme avait ses vêtements ruisselants d'eau. Il courut vers Yvanec.

— Père ! s'écria-t-il d'une voix rauque, où donc est Jeanne ?

— Jeanne ? répondit le vieillard en tressaillant ; mais elle était avec toi !

Séverin allait parler, quand un même cri s'échappa de toutes les poitrines.

La meule, soulevée par une vague monstrueuse, était balancée sur sa cime, vacillant sans indiquer de quel côté elle retomberait. Elle allait s'engager dans la passe et elle était alors fort près des falaises sur la crête desquelles Séverin venait de s'élançer.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mais à qui donc est cette meule ? dirent plusieurs voix.

Un jeune gars, une amarre à la main, se tenait sur l'extrémité de la montagne. Il lançait alors sa corde que le vent rejetait au loin sans qu'elle pût approcher de la meule.

— Ah ! s'écria ce jeune homme en écartant les bras avec désespoir, c'est la meule de Dhéric, c'est la meule de mon frère !

Un cri, qui n'avait rien d'humain, répondit à ce cri de douleur :

— La meule de Dhéric ! hurla une voix formidable.

Séverin venait de bondir : il arrachait ses vêtements, et demi-nu, les regards affolés :

— Une corde ! reprit-il. Une corde ! tenez-là, que je descende à la mer !

— A la mer ! s'écria Yvanec. Malheureux ! tu seras brisé sur la falaise avant de toucher l'eau !

— Une corde ! une corde ! répétait Séverin, tandis que tous ceux qui étaient là, hésitaient, n'osant obéir.

— Je te défends... dit Yvanec.

Séverin le saisit par le bras :

— Père, s'écria-t-il, je vous demandais où était Jeanne ? Eh bien !... elle est là !

Et, du geste, il désignait la meule. Le vieillard demeura foudroyé.

— Une corde ! répéta Séverin.

Cette fois, dix amarres se tendirent vers lui, mais au même instant de nouveaux cris s'élevaient.

Une vague de fond, montant avec une force immense, venait d'enlever la meule, la perforant de la base au sommet, la divisant, la faisant fondre enfin sous sa pression puissante.

La montagne s'affaissa, s'étendit comme un ballon qui se dégonfle : une nappe de varech couvrit la mer, puis une seconde vague arriva et disparut !

La catastrophe s'était accomplie avec une rapidité telle que tous les spectateurs n'avaient pas eu le temps de faire un mouvement, ni de pousser un second cri.

Toutes les têtes se penchaient, mues par un même mouvement, au-dessus de l'abîme. Rien ! on ne put rien voir ; pas un être humain ne surnageait dans ce flot d'écume.

Séverin avait saisi l'amarre.

— Tiens bien ! dit-il.

Et, sans attendre la réponse, le gars s'élança dans le vide, se laissant glisser avec la rapidité de la foudre. Dix ou douze paysans se raidirent sur le grelin pour résister à l'entraînement. Yvanec s'élança et se pencha sur la falaise ; mais ils ne vit rien. Les vagues qui se ruiaient sur le roc formaient un brouillard d'écume tel qu'il était impossible de distinguer à vingt pieds au-dessous.

Le vieillard leva les yeux au ciel, joignit les mains, et tombant à genoux sur le bord de l'abîme :

— Mon fils ! dit-il simplement.

Puis il ajouta, mais après un silence :

— Et ma fille !

Et, après cette stoïque invocation, il demeura abîmé dans la douleur et la prière.

— Ah ! cria un paysan, Severin a lâché l'amarre !

— Alors il est mort aussi, murmura une voix.

La foule semblait glacé de douleur et d'effroi. Ce qui venait de s'accomplir paralysait évidemment toutes les facultés ; mais ce moment de prostration fut court. Tous les regards s'efforcèrent à la fois de percer le brouillard formé par l'écume : on espérait, on ne voulait pas croire encore.

Le frère de Dhéric, celui qui avait reconnu à qui appartenait la meule, était suspendu sur le flanc de la falaise, précisément au-dessus de la passe fatale.

— Mon frère ! mon frère ? appelait-il avec des cris déchirants.

Tenant deux cordes attachées à son bras droit, il promenait ces cordes dans le vide, espérant sentir un poids s'accrocher à leur extrémité. Vain espoir : les cordages flottaient sans qu'aucune main les saisis.

Mais tout à coup les jeunes gars poussa un cri de surprise et de joie.

— Un canot ! dit-il ; il y a un canot dans la passe !

Tous regardèrent plus avidement. Une rafale d'une violence inouïe emporta dans ses tourbillons les nuages d'écume. Une éclaircie se fit et passa plus rapide que l'éclair ; mais durant cette seconde on put apercevoir une embarcation dansant sur les lames avec une audace impossible à supposer. C'était à n'y pas croire.

Tous se regardaient, pensant avoir été le jouet d'un rêve ; mais tous avaient vu. Ils ne pouvaient douter, et tandis que toutes les mains s'étendaient, désignant la passe là où l'embarcation venait d'apparaître, un même nom était dans toutes les bouches :

— Philopen ! murmurait-on.

Au même instant, dominant le bruit de la tempête, le sifflement de la brise et le mugissement des vagues, un chant aigre, bizarre, singulièrement modulé, retentit. Tous les regards se reportèrent vers l'endroit d'où partait ce chant étrange dans ce cruel moment.

Au milieu de la falaise, sur une saillie de roc, se tenait debout, immobile, un bras en l'air dans la pose d'une statue,

une femme vêtue de haillons et drapée dans un grand manteau.

Cette saillie était à trente pieds environ en contre bas du sommet. Tout autour, à droite, à gauche, en haut, en bas, la falaise était anie et à pic. Comment cette femme avait-elle pu descendre là ? Comment pourrait-elle remonter ? Voilà ce qu'il était impossible de préciser, car le sommet de la falaise surplombant à cet endroit au dessus de la saillie, on descendant avec des cordes on eût passé certes à dix pieds de la femme.

Le chant continuait plus pressé et plus singulièrement modulé.

— Ah ! s'écria une voix aigre, la Mary-Morgan de Philopen !

Une seconde rafale, aussi violente que la première, amena encore un moment d'éclaircie ; et cette fois, comme la précédente, on put distinguer un canot luttant contre le vent et la tempête.

Dans ce canot, un homme était assis tenant un aviron de chaque main.

— Ah ! reprit la voix qui avait déjà parlé, le *Chercheur d'âmes* travaille pour l'enfer ! Malheur ! malheur ! malheur ! Tous les paysans s'écartèrent, Algaric était auprès d'Yvanec.

Le chant de la jeune femme retentissait toujours.

XII

LA MALADE.

— Mais tu as dû me voir cependant ?

— Non, Séverin.

— Quoi ! tu n'avais pas repris connaissance ?

— Non, sans doute.

— Et l'homme dont je te parle ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

Séverin se leva brusquement.

— Mon père, dit-il en s'adressant à Yvanec, il se passe d'étranges choses !

C'était dans la ferme de Crozon que s'échangeaient ces paroles. Il était tard, onze heures du soir venaient de sonner. Le calme le plus profond avait succédé à la tempête et au dehors un silence que rien ne troublait régnait dans la campagne.

Un grand feu brillait dans la cheminée de la ferme, mais personne ne se chauffait à cette flamme. Yvanec et Séverin étaient assis tous deux au chevet du lit qui se dressait à gauche.

Dans ce lit était étendue une jeune fille au front pâli, aux yeux ternis, aux traits altérés par la souffrance ; cette jeune fille, c'était Jeanne. Elle paraissait être d'une grande faiblesse et se mouvoir avec peine.

Le fermier assis dans un grand fauteuil, le front chargé de nuages, les sourcils froncés, les mains croisées sur la poitrine, les deux coudes appuyés sur les bras du siège, semblait en proie à la plus pénible rêverie. Séverin, l'œil enflammé, les joues rougies, était évidemment sous l'influence d'une surexcitation morale des plus vives.

Catherine allait du lit où était étendue sa jeune sœur à la cheminée devant le feu pétillant de laquelle étaient groupées une demi-douzaine de bouilloires de cuivre d'où se dégageaient d'incessantes vapeurs parfumées.

Sans doute on avait éloigné avec intention tous les serveurs de la ferme, car aucun ne se trouvait dans la salle.

Séverin s'était levé et parcourait la salle d'un pas rapide et saccadé. Un silence que rien ne troublait, pas même le plus léger bruit extérieur, régna dans la ferme.

Un temps assez long s'écoula, un soupir s'échappa des lèvres de Jeanne et sa respiration parut embarrassée. Le vieux fermier redressa lentement la tête, ses regards s'appesantirent sur la jeune fille.

— Jeanne, dit-il sans répondre aux paroles de Séverin, tu vas me parler à moi, et souviens-toi, ma fille, que tu dois à ton père la vérité tout entière.

Une légère rougeur envahit les joues de la jeune fille

— Quo s'est-il passé quand la meule se fut effondrée ? reprit Yvanec après un silence ; réponds nettement !

— Je ne puis vous répondre ainsi que vous le désirez, mon père, dit Jeanne avec un effort, quand la meule s'affaissa et fut engloutie, je m'évanouis.

— Et quand tu revins à toi, où étais-tu ?

Dans une barque, couchée au fond et...

— Qui montait cette barque ? interrompit Yvanec. Que tes réponses soient précises et n'aillent pas plus loin que mes questions, je le veux. Réponds !... Qui montait cette barque ?

— Philopen !

— Il était seul ?...

Jeanne hésita. Séverin s'avança vivement, Yvanec le retint du geste.

— Était-il seul ? reprit le vieillard.

— Non, mon père, dit Jeanne.

— Qui était avec lui ?... Parle sans hésiter.

— Mon père, écoutez-moi, dit précipitamment Jeanne avec un accent suppliant. Quand je revins à moi pour la première fois, quand je rouvris les yeux, j'étais couchée au fond de la barque, et Philopen était seul, absolument seul avec moi... L'émotion que j'avais éprouvée était tellement violente que je demeurai quelques instants comme privée de raison. Comment étais-je là dans cette barque ?... Non-seulement je n'aurais pu le dire, mais encore je ne songai pas à me l'expliquer.

— Après ? dit Séverin en dardant sur sa sœur ses regards enflammés.

— Je vis la mer autour de moi, continua Jeanne en devenant plus pâle et en frissonnant au souvenir de la tempête ; il me semble que j'étais morte et que Philopen emportait mon âme... Je m'évanouis de nouveau, mais cet évanouissement, en me privant de la faculté de me mouvoir et de parler, ne put m'empêcher cependant de ressentir l'imminence du péril. J'entendais le vent mugir, je voyais la mer se ruer sur nous, je me sentais bercée, roulée, emportée... mais je ne voyais que les vagues écumantes formant arcade au-dessus de ma tête... Pour moi, la barque avait disparu... je me croyais seule, devenue le jouet des vagues...

Jeanne s'arrêta comme suffoquée. Sa respiration siffla dans sa gorge, et un brusque tressaillement agita tout son être. Séverin était venu se rasseoir près du lit ; se penchant en avant :

— Jeanne ! dit-il, quand tu étais encore sur la meule, tu avais dû voir la barque ?

— Non ! répondit Jeanne.

— Mais quelqu'un de ceux qui t'entouraient l'avait vue ?

— Oh ! non, mon frère !

— Quoi ! pas un cri n'avait salué sa venue ?

— Je vous répète qu'aucun de nous ne l'avait remarquée. Quant à moi, je me trouvai étendue dans la barque sans comprendre comment cela s'était accompli, sans savoir comment la barque était arrivée pour me recueillir.

— Cela s'explique, dit Yvanec. Les nuages d'écume soulevés par la mer qui se ruait dans la passe obstruaient les regards. Du haut des falaises, nous n'avions pu rien voir.

Séverin courba la tête, mais son regard sombre lança un éclair rapide. Yvanec se retourna vers Jeanne.

— Et quand tu revins à toi pour la seconde fois ? dit-il.

— Mon père... balbutia Jeanne.

— Réponds ! Tu n'étais plus seule alors avec Philopen ?

— Non, mon père !... Il y avait un autre homme dans la barque.

— Qui était-ce ?

— Mon père...

— Réponds, Jeanne ! Quel était cet homme ?

— Mon père... je ne sais...

— Tu nous trompes, Jeanne, encore une fois, tu nous trompes ! s'écria Séverin en se levant avec violence.

Puis se tournant vers Yvanec.

—Je vous répète, mon père, qu'il se passe d'étranges choses ! Et revenant à Jeanne :

—Écoute ! continua-t-il d'une voix rauque, quand je vis la meule s'engloutir, quand je te crus perdue, noyée, emportée par les vagues, je m'élançai à ton secours...

—Oh ! mon frère ! je sais combien vous êtes bon ! dit Jeanne en tendant la main au jeune gars.

—Tout d'abord, poursuivit Séverin, je ne vis rien... Les vagues me jetaient sur la falaise ; enfin je pus triompher d'elles, je nageai vers la passe... Tout à coup j'aportus une jupe flotter sur l'eau... Je reconnus l'un de tes vêtements... Mes forces se décuplèrent... j'allais t'atteindre, quand une vague énorme se rua sur moi, m'enleva et m'emporta... Je jetai un cri : je te crus perdue... Ce fut alors que passa devant moi l'ombre d'une embarcation surgie de je ne sais quelle passe... Rejeté sur les falaises, je m'accrochai à un brisant, puis je m'élançai de nouveau à ta recherche... Je ne sais combien de temps je luttai... mes forces s'épuisaient, je sentais mes membres s'engourdir... j'allais couler, et je m'abandonnais en recommandant mon âme à Dieu, car je te croyais perdue... Jeanne, quand une seconde fois une embarcation m'apparut, glissant sur les flots furieux. Un homme tenait les avirons ; un autre était à l'arrière et une femme était près de lui... Cette apparition eut à peine la durée d'une seconde, Jeanne, mais tous les détails en sont demeurés là, gravés dans mon cerveau ! Je vois encore cette barque à travers un nuage d'écume... je te vois, Jeanne, car c'était toi, je te reconnus, à demi couchée sur le banc, et je vois l'homme assis devant toi... Jo n'ai pu contempler sa figure : il me tournait le dos... mais tes mains étaient dans les siennes, Jeanne, mais tu étais presque dans ses bras... Je poussai un cri que vous n'entendîtes pas... La brise emportait ma voix, comme la vague emportait mon corps... La barque avait disparu une seconde fois... Le courant me roulait, je franchis la passe sans pouvoir résister... Comment les gars me repêchèrent-ils dans la baie ? Je l'ignore ; mais ce que je sais bien, Jeanne, c'est que j'ai vu, bien vu ! et je n'étais pas le jouet d'un rêve, d'un cauchemar !

En parlant ainsi, Séverin s'était avancé vers le lit et, se penchant progressivement, il avait approché son visage de celui de la jeune fille. Ses yeux flamboyaient et des tressaillements agitaient les muscles de sa face. Les doigts de sa main droite avaient saisi la toile du drap, et ils tordaient une pincée du linge avec des étreintes convulsives. Une sueur abondante perlait sur le front cramoisi du jeune homme.

—Maintenant, reprit-il, en s'efforçant de donner du calme à l'accent de sa voix, oh ! maintenant, Jeanne, répéteras-tu encore que tu ne sais quel était cet homme dans les bras duquel tu t'étais réfugiée ? Quel était cet homme, Jeanne ? et dis-nous, à ton père et à moi, ce qui s'est passé entre vous jusqu'à l'heure où tu es revenue à la ferme. Réponds, Jeanne ! Je veux tout savoir !

XIII

JEANNE

Jeanne demeura immobile, les yeux baissés, les joues rougies, la poitrine oppressée.

—Réponds ! réponds ! disait Séverin avec un accent énergique.

Jeanne secoua la tête, mais elle ne répondit pas ; Séverin fit un geste violent comme pour s'aider à comprimer le bouillonnement du sang dans ses artères. Yvanec se leva à son tour, et se dressant devant sa fille de toute la hauteur de sa taille imposante :

—Jeanne ! dit-il, pourquoi ne pas répondre ? Quel était l'homme près duquel tu étais dans la barque ?

—Mon père... balbutia la jeune fille.

—Eh bien ?

Jeanne ne répondit pas.

—Le connais-tu ? reprit Yvanec après un silence.

Séverin frappa du pied et serra les poings à s'enfoncer les ongles dans la chair ; Yvanec le calma du geste.

—Réponds ! je le veux ! reprit le vieillard : ma fille, je l'ordonne !

Catherine, qui avait assisté à cette scène sans prononcer une parole, Catherine courut vers le lit, et pronant Jeanne dans ses bras :

—Sœur ! dit-elle, sœur ! tu entends ? notre père le commande ! Oh ! parle, ma Jeanne bien-aimée, parle vite ?

Jeanne fit un effort violent ; elle écarta doucement Catherine qu'elle ombrassa sur le front, et se dressant sur son séant :

—Mon père, dit-elle, vous m'ordonnez de parler ?

—Oui, dit Yvanec.

—Alors... Catherine, ma sœur chérie... éloigne-toi, que tu ne puisses entendre ; et vous, mon père, veuillez donner l'ordre à mon frère de nous laisser seuls.

Catherine et Séverin se regardèrent avec une expression d'étonnement profond, puis Catherine rendit à Jeanne le tendre baiser qu'elle avait reçu, et, s'éloignant lentement, elle quitta la salle.

Séverin était demeuré sombre à la même place ; Yvanec, aussi surpris que ses deux enfants, interrogeait Jeanne du regard pour s'assurer qu'il ne se trompait pas. Jeanne le comprit sans doute, car, joignant les mains :

—Mon père, dit-elle, je vous en prie... il le faut... que mon frère ne m'en veuille pas... Quand je vous aurai tout dit, mon père, vous agirez comme il vous conviendra.

—Il s'agit donc d'un secret ?

—Oui, mon père !

—Mais quel secret ? s'écria Séverin.

Jeanne fit signe qu'elle ne pouvait parler. Yvanec la regarda encore, puis, s'adressant à son fils :

—Laisse-nous seuls ! dit-il.

—Mais... mon père...

—Je le veux !

Séverin courba la tête, et, lançant à Jeanne un regard plein d'éclairs, il marcha vers la porte que Catherine avait laissée entrouverte.

La fille aînée du fermier s'occupait activement d'ordinaire des soins intérieurs qu'exigeaient la ferme et ses dépendances. C'était elle qui était réellement la maîtresse du logis. Tous les serviteurs aimaient Jeanne parce qu'elle était douce et bonne, polie, affable avec les inférieurs, et charitable pour les pauvres : sa main était toujours souriante, mais aucun n'ignorait que Jeanne, l'enfant gâtée par excellence, ne travaillait que de sa propre volonté. Catherine faisait tout, et non-seulement Catherine ne s'en plaignait pas, mais si Jeanne s'occupait pour lui épargner un surcroît de labeur, Catherine grondait doucement sa sœur et la renvoyait à ses études en défendant, avec un sourire, d'empiéter jamais sur ses droits.

Jeanne alors allait travailler, car Jeanne était une savante ; non-seulement elle savait lire et écrire, mais encore elle lisait très-souvent et écrivait quelquefois. Le recteur, ce vieux prêtre, l'ami et le compagnon du fermier, se plaisait souvent à causer avec Jeanne, et il disait d'elle qu'elle profitait à merveille de ses lectures. Ce qui faisait qu'aussitôt après le départ du recteur Yvanec enfourchait son bidet et s'en allait à Châteaulin faire de nombreuses emplettes chez le libraire assermenté de l'endroit.

De tout cela il était résulté qu'on s'était habitué peu à peu et sans trop savoir pourquoi, à considérer Jeanne comme une demoiselle d'une condition supérieure, et personne ne s'étonnait de ne la voir jamais surveiller ni les travaux de la grange ni ceux de la basse-cour : Catherine faisait tout.

Ce soir-là donc, en quittant la salle de ferme, Catherine s'était dirigée vers le bâtiment des communs où logeaient les servantes et les garçons, et aux fenêtres duquel elle apercevait de la lumière ; Catherine allait donner ses ordres pour le lendemain, de sorte qu'en mettant le pied dans la cour Séverin se trouva seul.

La nuit était claire ; le ciel pur, tout parsemé d'étoiles, projetait une vague lumière argentée sur la terre ; la lune cependant n'était pas encore levée ; le froid était vif : il gelait même assez fort.

Séverin, absorbé dans ses rêveries, se mit à parcourir la cour

d'un pas saccadé. L'expression de la physionomie du gars était devenue farouche. Des flots de pensées tumultueuses se heurtaient sous ce crâne qu'abritait une longue chevelure rejetée en arrière et flottant au vent.

—Oh ! dit-il tout à coup à voix haute et en se parlant à lui-même, oh ! il faut que je sache quel était cet homme ! Il lui tenait les mains... elle était presque dans ses bras... Dans ses bras ! répéta-t-il, elle !... ma sœur ! Oh ! je tuerai cet homme !...

—Oui, dit une voix, mais avant de tuer cet homme, Séverin, il faut tuer Philopen, car cet homme que tu hais sans le connaître était avec Philopen !... Hélas ! hélas ! Jeanne n'a-t-elle pas donné au poulpican un pain au sortir de l'office ?... Ne t'avais-je pas prédit que le malheur était sur elle ?... Me croiras-tu, Séverin ?

Le fils d'Yvanec était alors près de la mare. il s'était retourné. Surgissant du sein des ténèbres, Algaric le folgoat était devant lui. Séverin l'avait écouté en silence.

—Folgoat ! dit-il, toi qui sais tout, ne sais-tu pas quel est cet homme ?

Algaric prit une pose méditative.

—Si, je le sais ! répondit-il. Mais le destin s'oppose à ce que je te le révèle. Il faut, au contraire, que ce soit toi qui le saches et qui me le dises. Alors je parlerai pour te confirmer ou te dissuader.

—Algaric ! dit Séverin, mon père, à cette heure, interroge Jeanne... Elle parlera et je saurai tout.

Le folgoat demeura un moment pensif, comme plongé dans des méditations profondes, puis élevant la main et tenant l'index ouvert et les autres doigts fermés :

—Oui, dit-il d'une voix inspirée, tu sauras tout, car il faut que tu saches, Séverin, car l'heure va sonner bientôt où la lumière sera faite... Mais, pour que la lumière soit, il faut que l'œuvre s'accomplisse !... Séverin ! Philopen est l'ombre qui obscurcit la lumière ! Fais disparaître l'ombre ! Séverin, il te faut encore le sang de deux bleus pour rendre tes balles infaillibles ! Souviens-toi que je t'attends à minuit au kist-wan de Caro !

Séverin saisit le bras d'Algaric et se penchant vers lui pour mettre son visage en face du sien :

—Folgoat ! dit-il d'une voix rauque et sifflante, pourquoi m'avoir mis le doute au cœur ?

Algaric se dégagea avec une vigueur surprenante dans ce corps si petit et si frêle.

—Il ne t'appartient pas d'interroger ! dit-il. Obéis, Séverin, et aie confiance. Un jour viendra, et ce jour est proche, où la vérité se lèvera plus radieuse que l'aurore au printemps. Alors tu sauras tout, mon gars.

Séverin se rapprocha :

—Dis-moi que tu ne m'as pas trompé, reprit-il, que tu n'as pas glissé un faux espoir dans mon cœur.

—A minuit, interrompit Algaric, au kist-wan de Caro, et aie tes balles, Séverin, aie tes balles et ton fusil, car tu auras le sang des bleus !...

Et, se rejetant brusquement en arrière, le nain disparut dans les ténèbres.

XIV

LE SECRET.

Demeuré seul avec sa fille, Yvanec s'était rapproché du lit.

—Parle ! dit-il d'une voix brève. Quel est cet homme ?

Jeanne tressaillit et ses dents se choquèrent. Elle joignit les mains.

—Je t'écoute ! dit Yvanec.

—Mon père...

La voix expira sur les lèvres de la jeune fille.

—Veux-tu parler ? reprit le vieillard dont la colère faisait trembler la voix.

—Grâce ! dit Jeanne.

—Cet homme, quel est-il ?

Jeanne étreignit son front dans ses doigts crispés.

—Mais parle donc, enfant ! je le veux ! dit le fermier avec explosion. Tu as exigé que ton frère et ta sœur se retirassent... ils sont partis... Tu as voulu être seul avec moi... nous sommes seuls... Parle donc !...

Et, comme Jeanne ne répondait pas, le fermier lui prit les mains et les lui secoua avec violence.

—Parle, parle ! dit-il ; quel est cet homme ? Je veux le savoir !

Jeanne fit un effort ; elle allait parler.

—Non ! non ! dit-elle en s'arrêtant tout à coup ; je ne puis le dire !

Yvanec tremblait de colère.

—Tu refuses de m'obéir ? dit-il.

—Mon père, je ne puis... Non, tuez-moi, mais je ne puis parler !

Ce cri arraché à la jeune fille avait un accent de sincérité tel, il attestait une résolution si irrévocablement prise, que le vieillard se recula. Sans ajouter une parole, sans insister davantage, il se mit à parcourir la salle à grands pas.

Jeanne était retombée à demi inanimée sur sa couche : sa respiration paraissait de plus en plus embarrassée, son front était empourpré.

Un silence de quelques minutes plus longues que des siècles, régna dans la salle. Yvanec avait cessé de marcher ; il se tenait immobile, le dos tourné au lit dans lequel était étendue Jeanne privée de mouvement.

Tout à coup le vieillard parut prendre une résolution subite : son front se dérida, ses nerfs se détendirent, et, revenant vers le lit, il prit une pose grave et sévère.

—Jeanne, dit-il d'un ton froid contrastant étrangement avec l'emportement auquel il venait d'être en proie, Jeanne, encore une fois, voulez-vous parler ?

La jeune fille sembla reprendre un peu de courage.

—Mon père, dit-elle, vous savez si je vous aime ; si je refuse de vous obéir, il faut donc que la cause de ce refus soit bien souverainement puissante. Je vous en conjure, ayez pitié de votre fille ! Ne me contraignez plus à parler ; car, je vous le répète, je ne pourrais le faire. Mon père, je préférerais mourir !

—Mais pourquoi !... s'écria le fermier.

Puis s'arrêtant brusquement et changeant de ton :

—Ce secret est le vôtre, Jeanne ! dit-il ; vous faites bien de le garder. Il ne m'appartient pas de vous contraindre à me le livrer. J'ai eu tort.

En entendant ces étranges paroles, l'impression fut telle que Jeanne se dressa à demi sur son lit ; ses yeux étaient hagards et l'expression de son visage presque affolée.

—Mon père !... dit-elle.

Mais Yvanec ne lui répondit pas ; il venait d'ouvrir la porte et d'en franchir le seuil. Séverin était devant lui.

—Eh bien ! mon père ? demanda-t-il.

—Ne m'interrogez jamais à l'égard de ce qui vient de se passer, répondit le vieillard. Je te le défends !

Puis après un silence :

—Tu passeras la nuit dans la grange ! reprit-il ; je te défends encore de revoir Jeanne cette nuit.

Séverin se recula stupéfait : le vieillard passa devant lui en faisant un geste impérieux ; puis il marcha droit vers le corps de bâtiment dans lequel avait pénétré Catherine.

Séverin demeura quelque instants les yeux ardemment fixés sur la fenêtre éclairée de la salle de la ferme ; mais rien, dans l'attitude du gars, n'attestait qu'il eût le désir de violer l'ordre paternel.

—Mon Dieu ! murmura-t-il, qu'a-t-elle donc pu lui apprendre ?

En cet instant, le bruit sonore du marteau d'une horloge retombant sur le timbre retentit dans la nuit. Séverin tressaillit vivement.

—Onze heures et demie, dit-il. Allons ! il faut tout savoir. Le folgoat ne me trompe pas. Que la lumière soit ! Philopen mourra.

Et saisissant son fusil qu'il brandit dans les airs avec violence :

—Demain, reprit-il, l'œuvre sera faite. Philopen sera mort, car cette nuit je tremperai mes balles dans le sang de deux bleus !

Et, s'élançant dans l'allée couverte, le jeune gars courut d'un pas rapide dans la direction du kist-wan de Caro, où Algaric le folgoat devait l'attendre à minuit.

XV

LA GRANGE

Le bâtiment servant de communs à la ferme et dans lequel étaient disposés les logements des serviteurs et des servantes s'élevait sur le côté gauche de la cour. En quittant la salle, sur la prière de Jeanne, Catherine s'était dirigée vers ce corps de bâtiment et avait ouvert une petite porte basse pratiquée dans le battant d'une immense porte. Elle avait franchi le seuil d'une belle grange bien garnie, du moins à en juger à la clarté de la petite lanterne que la jeune fille avait allumée avant de quitter la ferme.

À droite se dressait une haute muraille, le long de laquelle courait un escalier à claire-voie, s'étendant en ligne oblique de l'aire à une petite galerie extérieure. Sur cette galerie s'ouvraient deux portes communiquant chacune avec une grande pièce éclairée par des lucarnes. La première servait d'habitation commune aux servantes, la seconde aux garçons de la ferme.

D'ordinaire, la nuit venue, ces portes étaient closes et un silence profond attestait la douce quiétude dont jouissaient dormeurs et dormeuses ; mais ce soir-là, bien qu'il fût tard, les deux portes étaient ouvertes, une pâle clarté en sortait, se reflétant sur le plafond de la grange, et un murmure incessant de voix animées troublait le silence de la nuit.

Catherine gravit lestement les marches de l'escalier : une tête de femme apparut, s'avancant le long du chambranle de la première porte :

—Ah ! sainte Vierge ! ma bonne demoiselle, c'est vous ! soyez bénie ! dit une voix aux tons criards. Je ne sais pas comment j'aurais fait pour retourner ce soir à Telgruc, si vous n'aviez consenti à me donner un lit à la ferme ! Ah ! vous avez un cœur d'or, ma chère demoiselle, vraie Bretonne, quoi ! J'en atteste sainte Angélique et saint Côme ! C'est ce que j'étais en train de dire à Agathe et à Thérèse quand je vous ai entendue monter.

—Mon Dieu ! chère dame Dorothee, répondit Catherine en s'avancant et en entrant dans la chambre, je n'ai fait que ce que tout autre eût fait à ma place.

Cette pièce dans laquelle Catherine venait de pénétrer était d'une assez grande étendue, mais elle était aussi simplement meublée que possible. Il y avait cinq couchettes rangées le long du mur, cinq chaises dont une n'ayant que trois pieds, une table de chêne au milieu, et deux grands bahuts aux deux bouts.

Deux de ces cinq chaises étaient placées chacune à la tête d'un lit. Sur chacune de ces deux chaises était un chandelier de cuivre brillant, garni de sa chandelle allumée. Au pied de ce chandelier était un christ en cuivre, grossièrement ciselé et monté sur une croix de bois brut. La tête du crucifix reposait sur une touffe fanée de buis béni à la Noël dernière.

Ces deux chandeliers allumés éclairaient seules la pièce, dont les angles étaient ainsi plongés dans une demi-teinte. Cet arrangement singulier avait quelque chose de lugubre, et bien que tous les lits fussent intacts et fraîchement arrangés, bien que les trois femmes que Catherine trouva dans la pièce fussent debout et alertes, il y avait un aspect de deuil dans cette disposition des meubles.

Sans doute Catherine subit cette influence, car, après avoir répondu à Dorothee, elle s'avança vers les deux lits et se signa en s'inclinant pour les saluer.

—Pauvre Ninorc'h ! Pauvre Mariic ! dit-elle.

—Ah ! sainte Frisque et saint Serge ! dit Dorothee, si les

prières peuvent conduire des âmes en paradis, comme il faut l'espérer, Jésus, mon Sauveur ! la pauvre Ninorc'h et la pauvre Mariic doivent être contentes à cette heure. J'ai tant prié pour elles que j'en ai l'estomac qui me cuit !

—Oh ! dit Catherine avec un accent de reproche, pourquoi vous hâter, dame Dorothee ? personne n'a encore la certitude que les deux pauvres filles ne soient plus vivantes.

—Eh ! saint Crépin et saint Protas ! cria l'épicière, ma bonne demoiselle, où seraient-elles si elles n'étaient point mortes ?

—Peut-être ont-elles pu être sauvées...

—Par qui ?

—Le sais-je ? Dieu a bien permis que Jeanne, ma sœur, fût arrachée miraculeusement au péril !

En ce moment, le bruit d'une porte que l'on refermait avec force retentit au rez-de-chaussée, puis un pas lourd fit craquer les marches de l'escalier de bois. Deux garçons de ferme se tenaient sur la galerie depuis l'entrée de Catherine dans la chambre des servantes. À l'arrivée de la jeune fille, ils avaient quitté leur salle ; mais le respect ne leur avait pas permis d'entrer.

En entendant les pas résonner sur l'escalier, l'un d'eux avança vivement la tête :

—Ah ! dit-il, c'est Pierre le Gury !

—Il arrive de la baie ! s'écria Catherine.

—Oh ! saint Quentin et saint Séraphin ! il doit avoir des nouvelles, glapit Dorothee. Vite, Pierre ! Montez donc vite, mon gars. Vous marchez comme un canard dans un champ labouré !... Eh bien ! quelles nouvelles ? Qu'avez-vous vu ? A-t-on repêché des cadavres ? Et les Dhéric ? Y a-t-il d'autres victimes ? Mais parlez, répondez donc ! Vous voyez bien que nous sommes rongés par l'impatience. Eh bien ?

Dorothee fut forcée de respirer, ce qui arrêta la parole sur ses lèvres. Pierre venait d'entrer : il regardait Catherine et secouait la tête.

—La mer en se retirant a laissé ses cadavres, dit-il. Il y en a onze : la femme à Dhéric, ses trois enfants, le vieux père, sa jeune sœur, quatre servantes et un des garçons...

—Et Ninorc'h et Mariic ? demanda Catherine.

—Leurs corps n'y étaient pas.

—Et Dhéric ? demanda Dorothee.

—Il est vivant, mais il ne sait pas comment il a pu être rejeté sur la plage.

—Et vous avez exploré toutes les côtes, le Gury ? dit Catherine.

—Oui, mademoiselle, à la marée basse, moi et les gars, nous avons cherché partout... mais nous n'avons rien trouvé. Catherine joignit les mains :

—Pauvres filles, murmura-t-elle, que sont-elles devenues ?

C'était en cet instant qu'Yvanec, après sa courte et étrange conversation avec sa fille, conversation terminée d'une façon si inattendue, s'était dirigé vers la cour et avait trouvé sur son passage Séverin auquel il avait défendu si formellement de tenter une interrogation.

Alors Yvanec, laissant son fils stupéfait et anxieux, s'était dirigé vers le bâtiment des communs. Ouvrant la petite porte, il avait pénétré dans la grange.

—Catherine ! appela-t-il.

—Mon père ? répondit la jeune fille en se penchant sur la balustrade de la galerie.

Yvanec releva la tête. En entendant la voix du maître, chacun s'était tu : un silence profond régnait dans la grange. Tout à coup le cri de la chouette retentit dehors à faible distance. Yvanec tressaillit. Il allait répondre à Catherine, mais la parole s'arrêta sur ses lèvres.

Tournant rapidement sur lui-même, il revint vers la porte, l'ouvrit et se glissa hors de la grange. Un second cri retentissait.

Yvanec porta les mains à sa bouche et répondit. Quelques instants s'écoulèrent, puis une ombre apparut courant rapidement sur la terre.

Le vieillard était demeuré sur le seuil de la grange, l'œil au guet, l'oreille attentive, une main appuyée sur le bouton du loquet.

L'ombre s'était arrêtée et la forme d'un homme de haute taille se dessinait assez nettement dans l'obscurité. Cet homme semblait promener attentivement son regard autour de lui. Sans doute il aperçut le vieux fermier dont la silhouette se détachait sur la porte peinte en gris clair, car il s'avança vivement vers lui :

—Yvanec ! dit-il.

—Monsieur Vincent ! dit le vieillard en s'avancant. Est-ce que M. le marquis est là ?

—Non, je suis seul, mais il faut que je te parle ; ce que j'ai à te dire est de si grande importance que j'ai tout quitté pour venir te trouver.

—Entrons dans la ferme ! dit le fermier.

—Non, dit vivement l'agent royaliste. Viens au milieu de ta cour, nous serons bien certains là qu'aucune oreille indiscreète ne pourra nous entendre.

Yvanec regarda M. d'Almoy avec étonnement, mais il le suivit sans mot dire.

XVI

LE SECRET DES GROTTES.

Quand les deux hommes furent au centre de la cour, Vincent promena autour de lui un regard rapide. Bien assuré qu'il était seul avec Yvanec :

—Qui a sauvé ta fille ? dit-il.

Yvanec tressaillit violemment.

—Pourquoi cette question ? demanda-t-il.

—Réponds, il faut que je sache !

Yvanec regarda son interlocuteur.

—Je ne sais, répondit-il.

—Comment ! tu ignores quel est le sauveur de ta fille ?

—Oui !

—Impossible !

—Ma fille l'ignore elle-même.

Vincent fit un geste de violente impatience.

—Allons donc ? s'écria-t-il. Que me contes-tu ? Jeanne ignore qui l'a arrachée à la mort ?

—Elle ne peut le savoir. Elle s'est évanouie en tombant à la mer et elle n'est revenue à elle que couchée au fond d'une embarcation.

—Et qui montait cette embarcation ?

—Philopen !

M. d'Almoy tressaillit violemment à son tour.

—Philopen ! répéta-t-il.

—Oui, dit Yvanec.

—Il était seul avec ta fille ?

—Je le crois.

La tête de M. d'Almoy se pencha sur sa poitrine. Il demeura quelques instants en proie à la rêverie la plus profonde. Puis relevant lentement son front :

—C'est étrange ! murmura-t-il. Oui, c'est étrange... mais enfin cela se peut !

Alors se retournant vers Yvanec qui le considérait attentivement en silence :

—Et qui a ramené Jeanne ? demanda-t-il.

—Elle est rentrée seule, répondit Yvanec.

—Quand ?

—Ce soir à cinq heures.

—Quoi ! elle est revenue seule, à pied, de la baie à la ferme ?

—Je ne sais...

—Comment ! tu ne sais ? Mais quand Jeanne a été recueillie dans la barque, qu'a-t-on fait d'elle ? Où l'a-t-on conduite ? où a-t-elle débarqué ?

Yvanec secoua la tête :

—Encore une fois, je ne sais ! dit-il.

Vincent se redressa avec un geste d'étonnement.

—Veux-tu donc te moquer de moi ? dit-il. Quoi ! l'événement

est arrivé ce matin avant midi, tu crois ta fille morte durant cinq heures, et lorsque tu la vois revenir miraculeusement, cette enfant que tu adores, tu ne lui demandes rien ? Tu ne t'informes pas de celui qui a sauvé ta fille, tu ignores qui l'a ramenée près de toi et tu ne songes pas à trouver étrange que celui qui a dû accompagner ta fille jusqu'à ta porte n'ait pas daigné franchir le seuil de ta ferme !

Yvanec ne répondit pas tout d'abord. Ses sourcils épais s'étaient rapprochés et les pensées les plus pénibles paraissaient s'amasser sous son front.

—Eh bien ? reprit M. d'Almoy après un silence, ne veux-tu pas me répondre ?

Yvanec fit un effort :

—Je ne puis ! dit-il.

—Tu ne peux me dire la vérité ?

—Je ne la sais pas.

Vincent regarda fixement le vieux fermier :

—Cordieu ! dit-il, quel jeu singulier jouons-nous là, maître Yvanec ?

—Aucun jeu, monsieur, répondit Yvanec. Je dis la vérité.

—Alors tu ignores absolument qui a sauvé ta fille et qui te l'a ramenée ?

—Je l'ignore.

Vincent se mordit les lèvres.

—Où est ta fille ? demanda-t-il.

—Elle est couchée... elle est malade, répondit le fermier.

—Elle est à la ferme ?

—Oui.

—Alors, conduis-moi vers elle.

Yvanec regarda encore son interlocuteur avec une attention plus marquée.

—Que voulez-vous faire près de Jeanne ? demanda-t-il.

—Pardieu ! répondit Vincent avec une impatience croissante, je veux lui parler. Je veux qu'elle m'explique comment elle a été sauvée et qu'elle me dise ce que tu ne peux me dire toi-même : qui l'a ramenée à la ferme.

—Jeanne ne parlera pas, dit Yvanec.

—Quoi ! Jeanne refusera de me répondre ?

—Oui.

—C'est ce que nous allons voir ! dit d'Almoy en faisant un pas vers la ferme.

Yvanec le saisit par le bras et l'arrêta brusquement :

—Si Jeanne veut garder le secret, dit-il, personne ne la contraindra à parler !

—Allons donc ! je saurai bien l'y forcer.

Yvanec se plaça devant son interlocuteur.

—Ne me forcez pas à la défendre ! dit-il.

—La défendez !... s'écria d'Almoy avec une sourde colère.

Ah ! tu avoues enfin que tu ne veux pas que Jeanne me réponde ? tu avoues...

—Je n'avoue rien, interrompit Yvanec avec dignité, je n'ai rien à avouer... Je vous dis que Jeanne refusera de vous répondre à vous qui êtes un étranger, puisqu'elle a refusé de me répondre à moi son père. Je dis cela, monsieur, et j'ajoute que si Jeanne veut se taire, Jeanne est chez moi, Jeanne est libre, et je ne la laisserai pas violenter.

D'Almoy sourit railleusement, puis, croisant ses bras sur sa poitrine :

—Tu connais la loi adoptée par nous et qui nous régit tous ? reprit-il : de quelle peine punit-on la trahison ?

—De la mort, dit Yvanec sans hésiter.

—Quelque soit le sexe du traître, quel que soit son âge, extrême jeunesse ou vieillesse avancée, quels que soient sa condition, son rang ?

—Sans doute.

—Parents, amis, père et mère, époux ou épouse, frère ou sœur doivent même, à la réquisition du chef, frapper le coupable lorsque ce coupable serait leur fils ou leur fille, leur mari ou leur femme, leur frère ou leur sœur, sous peine de se voir eux-mêmes accusés de trahison envers le roi et traités comme tels ?

—Oui, je sais cela, dit Yvanec.

—Et cette loi que tu connais si bien, consentirais-tu à la transgresser ?

—Jamais ! dit le fermier en étendant la main avec solennité.

En entendant cette parole prononcée d'une voix ferme et nette, M. d'Almoy tressaillit comme il avait tressailli déjà alors que le fermier avait formulé le nom de Philopon. Regardant fixement Yvanec :

—Tu ignores donc complètement ce qui s'est passé depuis l'instant où ta fille a été retirée de la mer ? demanda-t-il.

—Je l'ignore absolument, dit Yvanec.

—Jure-le.

—Sur mon salut éternel.

D'Almoy fit un geste attestant qu'il était convaincu : un soupir s'échappa de ses lèvres.

—Pourquoi me demander cela ? reprit le fermier.

—Pourquoi ? dit l'agent royaliste ; parce que si tu ignores ce qui s'est passé depuis le moment où ta fille a échappé à la mort, je sais une chose, moi, c'est que le secret des grottes de Crozon a été livré aujourd'hui.

Yvanec recula en levant les yeux vers le ciel et en joignant les mains ; l'émotion qu'il ressentait était si forte qu'évidemment aucun son ne pouvait s'échapper de ses lèvres.

—Oui, reprit d'Almoy, le secret des grottes a été livré, ce secret que toi seul et tes enfants doivent connaître, car c'est dans ces grottes, Yvanec, que sont enfermés les trésors de notre armée, son argent et ses munitions.

—Le secret des grottes ! dit enfin Yvanec qui paraissait revenir à lui comme quelqu'un qui se réveille après un horrible cauchemar, le secret des grottes !... mais ce secret n'est connu que du marquis et de moi.

—Et cependant il a été livré aujourd'hui.

—Impossible ! impossible !

—J'ai vu.

—Mais qu'avez-vous vu ? dites, parlez ? s'écria Yvanec avec une rage sourde.

—Ce soir, dit d'Almoy, à la tombée de la nuit, je venais de quitter la falaise que j'avais explorée afin de détruire les jalons plantés ces jours derniers par les bleus ; j'étais fatigué, je cherchais un lieu de repos quand mes yeux rencontrèrent le cromlec'h de Kerlof. Il n'y avait pas un seul toit dans la plaine, et il commençait à pleuvoir ; je me dirigeai vers la caverne, j'y entrai, et j'y allumai un feu d'ajoncs. Le cromlec'h est petit, la flamme éclairait facilement l'intérieur ; je parcourais des yeux avec une attention profonde les parois de pierre, derniers vestiges des constructions arduques. Je me rappelais ce que le marquis de La Prévalaye m'avait raconté des étranges découvertes que le hasard vous avait fait faire à lui et à toi, un jour dans cette caverne, et je cherchais les traces de cette ouverture mystérieuse communiquant avec les grottes sous-marines, mais je ne trouvais rien : je n'avais pas le secret...

—Sans doute, dit Yvanec ; il est impossible à ceux qui l'ignorent de deviner le moyen de communication qui existe entre le cromlec'h et les grottes. Mais après ? après ?

—Je demeurai là une demi-heure, reprit d'Almoy, et durant cette demi-heure, mon feu ne cessa de brûler ni d'éclairer les murailles unies du cromlec'h, de sorte que je suis positivement certain de n'avoir pas vu même l'ombre d'un animal. J'étais fatigué, j'avais sommeil, et cependant je ne fermai pas les yeux, ne fût-ce que durant une seconde. Voulaient continuer ma route, j'éteignis le feu, afin que, moi parti, la flamme n'attirât l'attention de personne. Je quittai le cromlec'h, mais à peine avais-je fait deux pas en avant que mon pied posa à faux, et que perdant l'équilibre je roulai sur la terre ; je me relevai lestement, je ne m'étais fait aucun mal et j'allais reprendre mon chemin quand je m'aperçus que dans la chute mon portefeuille s'était échappé de ma poche.

—Je me baissai aussitôt pour le retrouver, car ce portefeuille contenait des papiers d'une extrême importance, et entre

autres des lettres du marquis et de Cadoudal. La nuit était noire, ce qui rendait mes recherches difficiles ; je voulus allumer un torchis de paille, mais mon briquet était tombé en même temps que mon portefeuille. Je me rapprochai de l'entrée du cromlec'h, espérant retrouver quelques étincelles du feu que j'avais allumé, mais mes précautions avaient été si bien prises, mes soins si grands, que le plus léger vestige de feu ne se présenta pas à mes regards.

—Je revins vers l'endroit où j'étais tombé ; c'était derrière le bouquet de saules qui borde le cromlec'h, à gauche ; la terre était détrempée, ce qui amortissait le bruit de mes pas ; le plus profond silence régnait dans la plaine. Impatienté de l'inutilité de mes recherches, je m'agenouillai sur la terre pour les continuer ; les mains étendues, je me glissai lentement sur l'herbe mouillée, mais je ne rencontrai que le vide. Cependant je ne pouvais perdre ce portefeuille que je ne pouvais non plus abandonner ; dire le temps exact que durèrent mes recherches, je ne saurais le préciser ; tout ce que je puis supposer, c'est qu'elles n'aboutirent qu'après au moins une demi-heure écoulée.

—Mes doigts rencontrèrent enfin l'objet précieux ; j'allais me relever et bondir en avant, quand un bruit de voix confus retentit subitement.

—Je demeurai immobile en prêtant l'oreille ; ce bruit augmenta rapidement et me parut évidemment provenir du cromlec'h. J'étais stupéfait, j'étais certain d'avoir été seul dans la petite caverne, et, depuis que j'en étais sorti, j'étais tout aussi certain encore que personne n'y était entré.

—Le doute n'était plus permis : ces voix devenaient distinctes et c'étaient celles de trois hommes ; tous trois étaient dans le cromlec'h.

—Une pensée subite jaillit dans mon cerveau et faillit être cause de ma perte.

—Ces hommes viennent des grottes, me dis-je ; ils ont passé par la communication secrète, et s'ils connaissent cette communication, c'est que ce sont évidemment les amis de La Prévalaye.

—J'allais me relever et m'avancer, quand une réflexion m'arrêta dans mon élan.

—Jamais La Prévalaye n'a pu confier ce secret à personne, me dis-je ; si ce secret est connu, c'est qu'il a été volé ou livré.

—Je demeurai donc immobile.

XVII

LE CROMLEC'H

M. d'Almoy s'était arrêté et considérait le fermier d'un œil attentif. Yvanec ne prononça pas une parole pour engager son interlocuteur à continuer son récit. Il demeura calme et indifférent en apparence, avec cette impassibilité bretonne qui a valu au paysan de l'Armorique cette réputation d'incapacité qu'il est si loin de mériter cependant.

—J'écoutais avec attention, reprit l'agent royaliste, et j'attendais, la main sur mon fusil, retenant ma respiration. Le murmure de voix parvenait jusqu'à moi de plus en plus distinct, et bientôt deux ombres apparurent, se détachant sur le seuil du cromlec'h ; puis un juron énergique retentit, formulé par une voix puissante.

—Vois-tu le signal ? demanda-t-on.

—Non, répondit une autre voix.

—Il faut donc encore attendre.

—Mais c'est impossible. Nous n'avons plus de quoi manger. D'ailleurs, pourquoi rester ici ?

—Une troisième ombre se joignit aux deux premières :

—Messieurs, dit ce troisième personnage dont je ne pouvais distinguer les traits, je ne crois pas effectivement qu'il soit prudent de demeurer ici. Ces grottes, durant la haute mer qui en obstrue absolument l'entrée, n'ont d'autre moyen de communication avec la terre ferme que ce passage souterrain de la caverne. Or, pris dans ces grottes, à la marée haute, nous pourrions y être canardés sans qu'il nous fût permis d'op-

poser la moindre résistance. La femme qui lui a indiqué le secret ne doit pas être seule à connaître un secret aussi important.

—Évidemment, dit-on.

—D'ailleurs, qui sait si cette femme n'a pas agi pour nous perdre ? Qui sait si, sous prétexte de nous sauver, elle ne nous a pas tendu un piège ?

—Oh ! dit la voix qui avait parlé la première, cela n'est pas possible. Il l'a sauvée alors qu'elle se noyait, et c'est pour lui rendre service, sauvetage pour sauvetage, qu'elle lui a donné ce secret, à l'aide duquel nous avons pensé pouvoir attendre à l'abri dans ce damné pays de chouans.

Jusqu'alors Yvanec avait écouté le récit de M. d'Almoy sans dire une parole, fans faire un mouvement. Mais en entendant l'agent royaliste prononcer cette dernière phrase il fit un soubresaut comme s'il eût reçu soudainement un choc violent. D'Almoy le regarda en s'interrompant et il attendit, mais Yvanec fit un violent effort et reprit son apparence de glaciale impassibilité.

—Après ? après ? dit-il d'une voix sourde, achevez.

—Les trois hommes demeurèrent sur le seuil du cromlec'h, poursuivit M. d'Almoy. Ils paraissaient s'efforcer de percer les ténèbres, car leurs yeux ardents interrogeaient sans relâche la plaine et les falaises. Je compris à quelques unes de leurs paroles qu'un des leurs, celui-là précisément qui avait eu le secret des grottes, les avait quittés dans la soirée et qu'ils attendaient avec impatience son retour. Le temps s'écoulait... leur impatience croissait.

—Il lui sera arrivé malheur, dit l'un des trois hommes.

—Oui, ajouta un autre, car sans cela il serait revenu. Il devrait être ici depuis deux heures au moins.

—Messieurs, reprit celui qui avait déjà supposé un piège, s'il est mort, c'est qu'il est tombé première victime des embûches tendues sous nos pas. Ah ! vous ne connaissez pas encore les chouans, mais vous apprendrez à les connaître.

—Cela dit, les trois hommes rentrèrent dans le cromlec'h. J'entendais un murmure confus de voix venir jusqu'à mes oreilles, mais je ne pouvais rien distinguer nettement.

—Il était impossible que je m'approchasse. Je n'osais faire le plus léger mouvement dans la crainte d'être surpris. Un temps assez long s'écoula, puis les ombres reparurent. Cette fois, elles étaient plus nombreuses. Huit hommes sortirent un à un du cromlec'h. Un neuvième demeura sur le seuil de la caverne, et, à quelques mots rapidement échangés, je compris que les huit premiers, ne voulant pas attendre la marée haute dans les grottes, allaient chercher un refuge ailleurs, laissant le dernier en sentinelle, afin d'attendre encore, dans le cas où celui qui était absent reviendrait.

—Et où allaient-ils ? demanda Yvanec.

—Je l'ignore, répondit d'Almoy. Rien dans les paroles que je pus entendre ne m'indiqua le nouveau lieu de refuge qu'ils avaient choisi.

—Et le nom de celui qu'ils attendaient ?

—Ce nom ne fut pas prononcé une seule fois.

Le fermier baissa la tête.

—Après ? après ? dit-il.

—Les huit hommes s'avancèrent vers les genêts, reprit d'Almoy, et ils disparurent dans les ténèbres, laissant le neuvième sur le seuil du cromlec'h.

—J'étais seul avec cet homme, évidemment un ennemi. Il ignorait ma présence, je pouvais m'élançer, le surprendre, le tuer. Un moment cette pensée germa dans mon cerveau, je saisis mon fusil, mais je le repoussai vivement, car le bruit de la détonation eût donné l'alarme à ceux qui venaient de quitter le cromlec'h. Je pris mon poignard, et je m'apprêtais à bondir, quand une réflexion soudaine me cloua sur place :

—Si cet homme n'était pas seul, me dis-je, s'il y en avait d'autres dans les grottes ; si ses compagnons allaient revenir ; si enfin le hasard était pour lui, que je le manquasse et qu'il me tuât ! Le secret des grottes n'est-il pas livré ? Moi seul connais la trahison, moi seul puis en conjurer les effets, moi seul,

enfin, ai vu ces ennemis nouveaux. Si je succombais qui donc préviendrait nos amis, et qui sait où un tel événement, demeuré inconnu, pourrait entraîner ?

—Je n'avais pas le droit de risquer ma vie, puisque ma mort pouvait compromettre la cause du roi. Je fis un effort sur moi-même, et je me contins à temps.

—Cependant je ne pouvais non plus demeurer à cette place : il me fallait partir. Mon anxiété était des plus vives. Je repassais dans mon esprit tout ce que je venais d'entendre, et je me livrais aux plus étranges suppositions.

—Je savais la catastrophe de la baie de Dinan, mais je croyais, comme tous l'avaient cru, que personne n'avait échappé au désastre, de sorte que les paroles relatives à la femme qui avait livré le secret étaient pour moi incompréhensibles.

—Ce qui me surprenait surtout, c'est qu'aucun des hommes que je venais d'entendre n'avait parlé ni de l'argent ni des munitions entassés dans les grottes. En ignoraient-ils donc la présence ? Enfin, quels pouvaient être ces hommes ?

—Je dus attendre sans faire un mouvement. Enfin la sentinelle, fatiguée de veiller, se recula et rentra dans le cromlec'h. Je me glissai rapidement dans les herbes et j'atteignis les genêts sans avoir éveillé l'attention de mon ennemi.

—Certain d'échapper désormais, je me levai et je m'élançai vers le Crozon pour prévenir les gars et les ramener avec moi. En arrivant, les premières paroles que j'entendis me révélèrent le sauvetage miraculeux de ta fille. On disait qu'elle était revenue à la ferme, mais que celui qui l'avait ramenée avait disparu sans qu'on pût savoir qui il était.

—Cette nouvelle fut pour moi un rayon lumineux, qui fit disparaître le doute.

—Yvanec et le marquis sont les seuls qui connaissent le secret des grottes, me dis-je. Ce secret a été livré par une femme à celui qui l'avait sauvée des flots.

Le fermier saisit les mains de d'Almoy ; et les étroitement avec violence :

—Attendez-moi, dit-il ; dans un quart d'heure, vous saurez la vérité, je vous le jure sur mon salut éternel !

Et, quittant brusquement son interlocuteur, Yvanec se dirigea vers la porte de la ferme. M. d'Almoy demeura un moment immobile, le suivant des yeux ; puis croisant ses bras sur sa poitrine :

—J'ai eu tort de douter, murmura-t-il. Il y a trahison, mais évidemment la trahison ne vient pas de cet homme. D'où vient-elle cependant ?

Yvanec ouvrait alors la porte de la grande salle et en franchissait le seuil.

XVIII

PÈRE ET FILLE.

Depuis le moment où Yvanec avait quitté la salle, Jeanne n'avait pas fait un geste qui pût déceler que la vie fût encore en elle. Étendue sur son lit, le front d'une pâleur livide, les yeux à demi fermés, éclairée par cette demi-clarté de la petite lampe, Jeanne, immobile, paraissait même ne plus respirer : on eût dit un cadavre placé sur sa couche mortuaire.

Un faible soupir s'échappa enfin de la poitrine de la jeune Bretonne, ses yeux se levèrent lentement et sa tête s'inclina faiblement à droite. Ce mouvement faisait porter le regard de Jeanne en ligne droite sur le lit mortuaire dont l'aspect singulier faisait le sujet des légendes à vingt lieues à la ronde.

Ce lit en deuil se dressait là comme un tombeau chargé de ses couronnes. Jeanne resta immobile, comme fascinée, sans pouvoir détourner ses regards de cette couche funèbre. Tout à coup ses yeux s'animent, le sang lui monta au visage, ses joues s'empourprèrent, et sa main frémissante saisit le drap qui la recouvrait.

Avec un geste fébrile, elle rejeta la couverture, et, faisant un effort, elle allongea ses petits pieds hors du lit. Elle demeura encore quelques instants assise ; la force paraissait lui manquer.

Enfin elle glissa lentement sur le bord de la couchette : ses

pieds se posèrent sur le plancher et elle se tint debout appuyée contre le lit.

Tout à coup, et par l'effet d'un de ces phénomènes si naturels, la flamme éteinte jaillit plus vive, plus rapide, plus lumineuse, s'exhalant comme un dernier soupir. Elle embrasa la salle de ses reflets dorés et éclaira en plein le lit aux ornements funéraires.

Jeanne alors quitta le bord de sa couche et s'avança à travers la salle en prenant un point d'appui sur tous les meubles qu'elle roncontrait. Elle atteignit le lit en deuil. Elle avança les mains pour en écarter les rideaux ; mais elle s'arrêta comme n'osant achever son geste.

Elle s'agenouilla, et, les mains jointes, se mit à prier longuement. Elle se releva et, posant sa main sur les rideaux, les écarta brusquement. Le drap mortuaire qui recouvrait le lit apparut alors dans la pénombre ; Jeanne le saisit et l'arracha.

En cet instant, le bruit du loquet de la porte, soulevé du dehors, retentit dans la salle, Jeanne frissonna, et, se retournant par un mouvement rapide, elle referma le rideau en s'enveloppant dans ses longs plis avec un geste empreint d'un sentiment de pudeur alarmé. La jeune fille était demi-nue ; sa tête seule passait entre l'ouverture des rideaux croisés.

La porte s'ouvrit et Yvanec entra dans la salle. Repoussant le battant, il s'avança vers le lit dans lequel Jeanne avait été couchée toute la soirée.

Le vieux fermier paraissait en proie à l'agitation la plus vive. L'obscurité presque complète qui régnait dans la salle ne lui permit pas de remarquer tout d'abord que le lit était vide.

—Jeanne ! dit-il.

La jeune fille ne répondit pas.

—Jeanne ! répéta le fermier.

Puis s'avançant vivement :

—Me répondras-tu ? s'écria-t-il ; me...

Il s'arrêta avec un mouvement de stupeur profonde ; un cri expira sur ses lèvres.

—Où donc es-tu, Jeanne ? dit-il d'une voix vibrante.

Et, saisissant la lampe placée sur la table il promena les rayons lumineux autour de lui. Mais la lampe faillit s'échapper de ses mains ; il fit un pas en arrière : il venait d'apercevoir s'agiter le rideau du lit funèbre.

—Mon père, dit Jeanne d'une voix faible, pardonnez-moi. Yvanec se redressa.

—Que fais-tu là, malheureuse ? dit-il d'une voix rauque.

—Mon père ! balbutia Jeanne.

—Réponds ! mais réponds donc !

Il s'avança vers la jeune fille qui se jeta de côté. Ce mouvement écarta les rideaux et mit l'intérieur du lit en pleine lumière.

—Qui a touché à ce lit, s'écria le fermier, est-ce toi ? Réponds ?

—Mon père !

—Profanation ! dit Yvanec avec un geste de menace ; la couche d'un mort !

—Non, non, dit vivement Jeanne qui parut soudainement recouvrer toute sa force, il n'y a pas profanation, mon père, cette couche n'est pas celle d'un mort, car Maüyc est vivant.

—Tais-toi, dit Yvanec.

—Oh ! pourquoi vouloir que je me taise ? Maüyc est vivant, mon frère existe, vous le saviez mon père.

—Tais-toi, tais-toi, celui dont tu parles est mort.

—Non, non, répéta Jeanne avec une énergie extraordinaire ; il est vivant... et vous le reverrez, mon père, et vous lui pardonnerez.

Yvanec saisit la main de Jeanne, et, avec un geste plein de fureur, il la traîna au milieu de la salle.

—Il est mort, dit-il d'une voix rauque, il est mort.

Et baissant la voix.

—Je l'ai vu mourir.

Jeanne poussa un cri terrible.

—Vous mon père, vous !

—Maüyc voulait abandonner le drapeau du roi, il voulait désertor notre cause... Le général a ordonné de le frapper, il a été obéi.

Jeanne s'était reculée avec épouvante, mais revenant aussitôt vers le fermier :

—Non, non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! et la preuve c'est qu'il est vivant.

Yvanec lui posa la main sur la bouche.

—Tais-toi, tais-toi, dit-il ; s'il avait échappé par miracle... s'il vivait encore... il devrait mourir, car il est condamné.

—Lui !

—Et il mourrait... dit Yvanec d'une voix sourde, dussé-je le livrer moi-même.

—Mon père !

—Il mourrait, répéta le fermier.

Jeanne courba la tête en joignant les deux mains ; Yvanec passa ses deux mains sur son front, et se penchant vers sa fille :

—Jeanne, dit-il, il y a trois semaines, un soir, en revenant du Camaret, je me suis arrêté avec toi aux grottes, à la marée basse.

Jeanne releva les yeux : cette fois une expression de profonde terreur était peinte sur sa physionomie.

—Je t'ai laissée seule dans la première, et je me suis engagé dans les autres ; tu m'as attendu. Trompé par mon travail, j'ai laissé écouler un temps précieux. Quand tu m'as appelé, quand ta voix est parvenue jusqu'à moi, la marée montait : il était trop tard... nous allions périr ; Jeanne, tu te croyais perdue, et tu recommandais ton âme à Dieu, quand je te dis de ne plus craindre. Pour nous sauver, car la mer venait vite, je te livrai un secret connu de moi seul et du marquis de La Prévalaye, Jeanne, mais je te fis jurer sur le salut de ton âme de ne jamais trahir ce secret... Tu as juré, Jeanne ? Réponds !

La jeune fille fit un signe de tête affirmatif. Yvanec reprit :

—Jeanne, ce secret a été livré !

Elle ne répondit pas.

—Ce secret a été livré aux ennemis de notre cause, aux ennemis de notre roi, aux ennemis de ton père. Jeanne ! qui donc a livré ce secret ?

Jeanne s'était laissée glisser à genoux, et elle paraissait prier avec une grande ferveur.

—Dans ces grottes, poursuivit Yvanec, il y a nos trésors en argent et en armes... Je suis dépositaire de ces trésors sur mon honneur, et ces trésors sont maintenant à la merci des bleus... c'est mon honneur qui est maintenant entre leurs mains... Qui donc a livré ce secret, Jeanne ? Le marquis, moi et toi le connaissions seuls : qui donc a trahi ?

Sur la table près de laquelle était Jeanne il y avait encore les débris d'un souper : le couvert n'avait pas été retiré. La jeune fille avança la main, saisit un couteau à lame aiguë placé à sa portée, et le présentant à son père :

—Tuez-moi, dit-elle, c'est moi qui ai livré ce secret.

XIX

LE SECRET.

Yvanec avait fait un pas en arrière ; levant les bras au ciel avec une expression de physionomie effrayante :

—Toi, dit-il, toi, Jeanne, ma fille, tu as trahi la cause de ton roi et livré l'honneur de ton père.

—Tuez-moi, dit encore Jeanne.

Le fermier prit le couteau que lui présentait la jeune fille et le jeta au loin ; saisissant Jeanne par le bras :

—Tu as livré le secret des grottes à celui qui t'a sauvé la vie ? dit-il.

La jeune fille ne répondit pas.

—Tu vas me dire le nom de celui-là.

Jeanne demeura inerte, la tête penchée sur la poitrine, les bras allongés le long du corps, et toujours à genoux.

—Son nom ? quel est-il ? s'écria Yvanec d'une voix tonnante.

Tuez-moi, mon père, balbutia la jeune fille.

Yvanec lui prit les deux mains, et lui serrant les bras avec une énergie sauvage :

—Tu parleras ! s'écria-t-il.

—Non ! dit Jeanne.

—Quel est cet homme ?

—Je ne le dirai pas.

—Mais pourquoi ce refus obstiné ?

—Je ne le dirai pas.

Jeanne, Jeanne, que faut-il donc que je pense, moi ton père ?

Jeanne se laissa retomber en arrière en éclatant en sanglots, ces larmes furent aussitôt accompagnées de secousses nerveuses et de gémissements plaintifs. L'ébranlement général du système nerveux déterminait une crise.

Yvanec se baissa, prit sa fille dans ses bras et la reporta dans son lit. Jeanne se débattait avec des soupirs déchirants, on comprenait qu'elle étouffait. L'air ne circulait plus dans sa poitrine.

Le vieillard trempa un linge dans de l'eau fraîche et baigna les tempes de la malade, puis attendit, les bras croisés sur la poitrine, les regards rivés sur le lit où sa fille continuait à être en proie aux spasmes les plus violents.

Enfin Jeanne se calma peu à peu, les tressaillements de vinrent moins saccadés, elle respira plus librement. Yvanec se rapprocha d'elle :

—Jeanne, reprit-il d'une voix plus douce, si tu m'aimes, tu me diras la vérité.

La jeune fille joignit les mains :

—Par pitié, ne m'interrogez pas, dit-elle, ne me contraignez plus à vous dire ce que je ne puis répondre.

—Encore !

—Grâce, mon père !

—Tu ne m'aimes donc pas ?

—Oh ! si, je vous aime, mais je ne puis parler.

—Mais pourquoi ce silence obstiné ? Réponds, je veux connaître la vérité, je le veux, Jeanne, je le veux, et tu parleras, ou j'appellerai sur toi la vengeance de Dieu, la malédiction du ciel !

—Grâce, grâce, mon père ! ne me contraignez pas.

Jeanne se redressa avec un effort.

—Mon père, dit-elle, je vous aime, je vous respecte ; s'il me fallait mourir pour vous, souffrir toutes les tortures, je n'hésiterais pas et je bénirais le destin. Dieu ! qui m'entend, sait si je dis vrai, mais ce que vous exigez de moi aujourd'hui est impossible ! Oh ! mon père, comprenez-vous tout ce qui doit se passer en moi ? Comprenez-vous de quelle terrible importance, de quelle effrayante puissance doit être ce secret pour que je vous en refuse la révélation !... Mon père ! pardonnez-moi... mais ne me forcez pas à parler, oh ! vous me maudiriez un jour.

Yvanec regarda sa fille et ne prononça pas une parole, mais il devint d'une pâleur effrayante.

—Tu avais juré sur ton salut éternel de garder ce secret dont le hasard t'avait faite confidente ! dit-il. Et, cependant, tu l'as trahi !...

Jeanne leva les yeux vers le ciel.

—Dieu nous voit, il nous juge, dit-elle d'une voix grave.

—Dieu ne pardonne pas la violation d'un serment sacré.

—La miséricorde divine est inépuisable... mon père, et j'ai foi en elle.

Yvanec quitta la main de sa fille qu'il avait saisie et par courut la salle à grands pas.

Jeanne demeura immobile : on pouvait lire sur son front une résolution inébranlablement arrêtée.

Tout à coup Yvanec, qui paraissait être en proie à l'émotion la plus violente, s'arrêta... et revint rapidement vers Jeanne.

—Eh bien ! reprit-il, si tu ne veux pas parler, garde ton secret, mais en échange de l'honneur de ton père que tu as l'honneur, Jeanne, tu va m'expliquer ce que signifiait tes paroles,

alors que je t'ai surpris près de ce lit de mort. Tu m'as dit que... celui...

Les yeux de Jeanne étincelèrent.

—Mâiye est vivant, dit-elle.

—Qui te l'a dit ?

Jeanne baissa la tête et ne répondit pas.

—Qui te l'a dit ?

—Mon père !... dit-elle, je vous le demande à genoux, ne m'interrogez plus.

Yvanec se recula comme il s'était déjà reculé en proie à une émotion qu'il ne pouvait combattre.

—Jeanne ! reprit-il. Que sais-tu donc ?

La jeune fille se renversa en arrière en portant les deux mains sur son visage. Yvanec ouvrit la bouche comme pour parler, il s'arrêta. Un tremblement convulsif agita tout son être. Il s'avança vers le lit en étendant le bras, mais il s'arrêta encore. Tournant brusquement sur lui-même, il marcha d'un pas chancelant vers la porte, s'appuyant contre les meubles qu'il rencontrait.

Déjà il avait traversé les deux tiers de la pièce, quand un craquement sourd retentit subitement, accompagné du bruit causé par la chute d'un objet lourd et mou. Yvanec se retourna et demeura comme foudroyé. Les rideaux du lit en deuil dans lesquels s'était enveloppée Jeanne gisaient sur le plancher.

—Oh ! murmura le fermier. Elle sait tout !... Elle sait tout !

Et fuyant, comme poussé par un sentiment d'insurmontable épouvante, il se précipita au dehors.

D'Almoy attendait, toujours à la même place, près du vaud (mare). Il était là, appuyé sur son fusil.

Soit que le grand air frais de la nuit en frappant Yvanec au visage lui eût rendu le calme, soit que, par suite d'un violent effort sur lui-même, il fût parvenu à étouffer l'émotion si vive à laquelle il avait été en proie, quand il s'avança vers l'agent royaliste le vieillard avait repris cette contenance froide, impassible et sévère que savent si bien revêtir les paysans de la vieille Bretagne.

—Eh bien ? demanda d'Almoy.

—Je ne sais rien !... répondit Yvanec.

—Tu as vu ta fille Jeanne, cependant ?

—Oui.

—Elle a refusé de parler ?

—Elle n'avait rien à dire.

D'Almoy frappa la terre avec la crosse de sa carabine.

—Yvanec, reprit-il, je t'ai rappelé tout à l'heure la loi qui punissait la trahison parmi nous, ta fille a trahi, ta fille doit mourir.

Le fermier croisa ses bras sur sa poitrine :

—Avant de m'appartenir, dit-il avec solennité, j'appartiens à Dieu et au roi, je ne m'oublierai pas. J'ai juré et je ne faillirai pas à mon serment, si Jeanne a trahi, Jeanne mourra.

Un silence suivit ces paroles terribles ; d'Almoy se rapprocha du vieillard et le regarda fixement :

—Je sais, dit-il, que je puis avoir foi en tes paroles.

Yvanec frissonna, mais dominant encore son étrange accès d'émotion :

—Allons aux grottes, dit-il.

—Quand ? demanda d'Almoy.

—Sur l'heure.

—Partons.

—Attendez-moi, dit Yvanec, je vais prendre ma carabine. Et il disparut dans les ténèbres, courant vers la ferme.

—Il la tuera comme il le dit, murmura une voix.

D'Almoy se retourna : Algaric le folgoat était près de lui. Le nain venait de surgir de derrière une touffe de sureaux.

FIN

La quatrième partie a pour titre :

CHOUANS ET REPUBLICAINS !